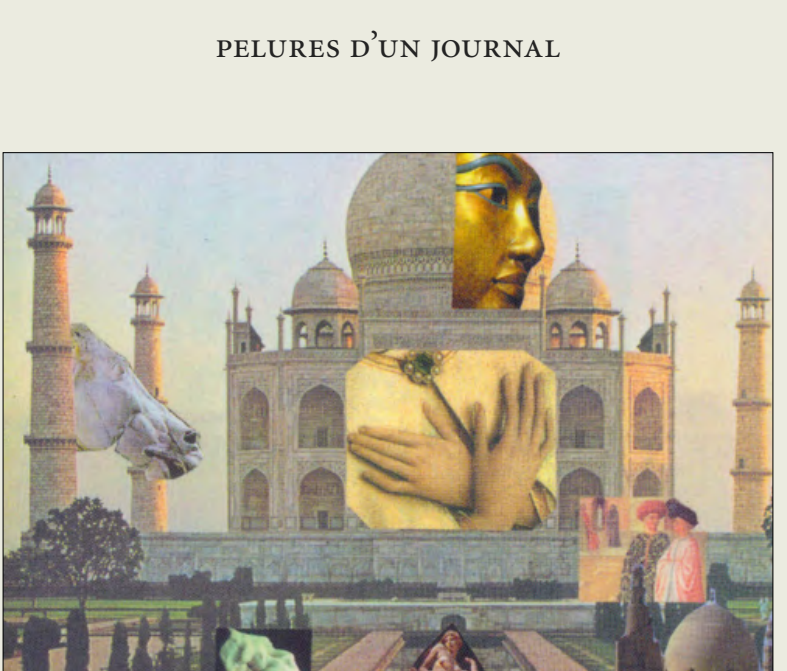
José Acquelin

L'Orange vide

PELURES D'UN JOURNAL



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

José Acquelin (1956-), Collage sans titre (1998).

José Acquelin, photo Josée Lambert.

L'ORANGE VIDE, PELURES D'UN JOURNAL

à Lynn D.
à Dominique F.
et à Solange K.

Une maison est percée de portes et de fenêtres,
c'est encore le vide qui permet l'usage de la maison.
Ainsi ce qui est constitue la possibilité de toute chose ;
ce qui n'est pas *constitue sa fonction.*
LAO-TSEU

Dans la cour toute la journée, je reste debout jusqu'au soir.
Sous la lampe parfois je m'assois en attendant le jour.
C'est un sentiment secret, nul ne peut le comprendre.
De temps en temps je pousse quelque soupir.
BAI JUYI

L'Herbier de nuit

(1973-1987)

La recherche de l'immortalité n'est que l'oubli de l'infini déjà là.

◆

J'ai toute ma vie pour me tuer.

◆

Le vent gagnera car il n'est plus où il est.

◆

Il n'est pas si sûr que si nous mettions des miroirs sous nos paupières nous y verrions plus clair à l'intérieur de ce qui nous sert de tête.

◆

Les maisons se tiennent toutes par le tunnel de leur ombre.

◆

Rien ne sert de pourrir, il faut mourir à point.

◆

Je suis responsable de ma vie autant que peut l'être un arbre de ses feuilles.

◆

N'est-ce pas à partir d'un égocentrisme inquiet que se construit une réflexion ? À moins que ce ne soit le contraire ?

◆

Les nuages se baptisent pommes de ciel.

◆

Tu fixes ta lampe pour voir si ton obscurité estompera la lumière.

◆

Qui n'a pas trompé la patience de la mort avec l'impatience de l'amour ?

◆

Mes pas font plus Je silence en moi que ne fait de bruit la ville autour de moi.

◆

Des étoiles craquent et ça sent la lumière.

◆

Il y a tellement d'autres êtres, à l'intérieur de nous, que nous rejetons, qu'il ne faut pas s'étonner – en se retrouvant sans cesse dans les autres à l'extérieur de nous – qu'autrui nous apparaisse comme une menace : la menace d'être soi-même.

◆

On n'épluchera pas l'orange jusqu'au bout : la pulpe de l'espace y boit son suc.

◆

La lumière est le jus trop pur du fruit qui nous déporte.

◆

La bouche est le plus petit volcan du monde qu'on n'éteindra jamais.

◆

Un être voit qu'il vit quand il voit la mort le regarder vivre.

◆

Les éclairs sont de la lumière que les nuages éternuent.

◆

Hors l'intuition, je doute. Hors le doute, je rêve. Dans l'éclair, le noir et l'anti-noir m'épousent.

◆

Être timide, c'est encore aimer l'être humain.

◆

Quoi qu'on en dise, l'oubli est une faculté qui mémorise.

◆

La grille autour du cimetière nous enferme, nous, dans le royaume des vivants.

◆

J'ai mal à vos pieds de ne pas savoir où aller.

◆

Il n'y a jamais rien eu sinon qu'une biochimie qui nous soit montée à la tête.

◆

L'éternuement est la philosophie de l'instant par excellence.

◆

La parole est expiration, donc gaz carbonique.

◆

Les briques ne parlent qu'un dialecte : les murs.

◆

Imperturbable, la réalité dépasse l'affliction.

◆

Je pense aux pierres qui ne sont pas de gens.

◆

Bon an, mal an, même les cimetières vieillissent.

◆

Lampadaires, vous me saignez à blanc.

◆

Les mots sont à l'émotion ce que les feuilles de papier sont à l'arbre.

◆

Je ne ferai jamais du ciel une formalité visuelle.

◆

Il y en a certains dont la vacuité mentale est si grande qu'elle en arrive à absorber les murs.

◆

Tu travailles pour avoir de quoi te payer le minimum qu'il te faut pour supporter de continuer à travailler.

◆

Il n'y a que les moralistes pour faire la mort orale.

◆

Il s'agirait de se laisser regarder par ce que l'on s'obstine à aveugler en nous.

◆

Emmène-moi au bout du monde pour voir qu'on y crève aussi bien qu'ici.

◆

On ne sait pas où aller et on y va quand même.

◆

Je voudrais me moucher de mon cerveau.

◆

Les vrais prêtres sont les putains, disait-elle, en serrant mes enfantinages entre ses seins.

◆

Tes genoux sentent le muguet et si, une fois dehors, je bande en pensant à toi, la pluie, elle, ne mouillera jamais assez en pensant à nous.

◆

La poésie n'a même pas la place qu'a la nécrologie dans tous les journaux.

◆

Les premiers murs sont les parois du cerveau.

◆

La seule religion est celle qui met en croix l'illusion.

◆

Le comique est une exagération du drame, le drame une exagération de la réalité, la réalité une exagération du vocabulaire, le vocabulaire une exagération de l'humain, l'humain une exagération des faux dieux, et tout ce qui précède une exagération de mon orgueil blessé.

◆

La raison a souvent le tort de se croire.

◆

Nous ne sommes pas d'ici : sans ça, nous ne serions pas sans cesse déçus.

◆

Nous n'avons même pas besoin de mentir : les mots le font avant nous.

◆

Le temps n'est jamais pressé quand on veut le tuer.

◆

La sensualité est sincère, la sexualité est franche.

◆

La société considère qu'il y a gaspillage d'intelligence dès que cette intelligence s'attarde sur celle de la société et ose émettre des doutes quant à son efficacité.

◆

J'ai la patience d'un mammouth congelé.

◆

L'encre ne guérit pas le vide, elle le torture sans grief.

◆

Crime passionnel : la vie nous aime tant qu'elle nous tue.

◆

Ne se veulent pleins de modestie que ceux qui la cherchent encore.

◆

S'il était plus facile de mourir que de vivre, il y a longtemps que ce monde serait désert.

◆

Il est très dur de croire au très doux.

◆

Il y a un imaginaire certain qui est la réalité de nos doutes.

◆

Essence de l'être dans le pétrole du sang, les transfusés font des signes de croix rouge.

◆

Tous les slogans ont une peur à la boutonnière.

◆

La tristesse est une valise perdue dans la gare des yeux.

◆

Prenez pension à l'hôtel du cran d'arrêt et ne vous tirez pas.

◆

Se taire est l'ordre du bruit au silence.

◆

La neige, c'est le *pop-corn* de l'eau.

◆

Si tu la gardes, la lumière est une idée qui aveugle.

◆

Paroles d'un ami : « *Deception is an art.* » Complaisance de tristesse, luxe de mélancolie, les clichés sont rassurants. La solitude peut aussi être une forme d'arrivisme artistique.

◆

Il n'y a qu'une variété infinie de la franchise humaine ; la volonté n'est que le choix arbitraire de la plus évidente de nos capacités.

◆

Pluie-télex : l'eau n'a pas besoin d'encre pour qu'on la lise.

◆

Ta seule avant-garde, et encore là, c'est de te savoir d'aucune garde du tout. Mais n'oublie jamais que même l'a-socialité dont tu te réclames peut très bien être une forme de snobisme prenant plaisir à s'auto-marginaliser.

◆

Écris à la vitesse de ta pensée et essaie de t'en passer, avec du riz sur un trottoir.

◆

Il n'y a pas de plume sans ciel.

◆

Mon idéal se situe là, en dehors des frontières convulsives de la vie terrienne, là où on n'a pas besoin de se tortiller pour prouver qu'on est rien.

◆

Tout a déjà été dit, hors le fait que chaque instant change la signification de chaque mot.

◆

Il y en a qui marchent sur les gens comme d'autres marchent sur les trottoirs. Lesquels ont vraiment le talent de la vérité ? Les trottoirs, évidemment.

◆

L'amour ne se donne pas, c'est un effet.

◆

Alors, vis, nom d'un rien que tu veux entier, donc aussi dieu de tout ce que tu nies.

◆

La vieillesse n'est qu'une pierre jetée dans l'eau de notre peau.

◆

La mondanité réside aussi dans le cliché d'une cigarette prise à n'importe quel moment de notre cinoche interne.

◆

Je ne serai jamais un adulte, on m'a trop interdit d'être un enfant. Alors, soyons un sage fœtus de squelette et jouons aux osselets des sentiments.

◆

La nostalgie de tout ce qu'on n'a plus à vivre nourrit de romantisme ce qu'il nous reste à vivre. Le soulagement de tout ce qu'on n'a plus à vivre sourit de cynisme avec le moins qu'il nous reste à vivre.

◆

Nous ne nous ratons que si notre ambition sociale dépasse notre nullité individuelle.

◆

Je suis un néantologue de patience, accordé à une enveloppe de peau, dans la poste restante du beau.

◆

Faire dix mille kilomètres, voir une fourmi sur une brique rouge et avoir cette très nette impression de tout trop bien comprendre.

◆

On n'est pas poète seulement parce qu'on écrit des poèmes. On n'écrit pas des poèmes seulement parce qu'on est malheureux. On n'est pas malheureux seulement parce qu'on ne peut être. On ne peut être que par une destination aveugle qui nous fait voir ce qu'on ne peut être que vite : l'instant d'un instant, pour vivre l'évidence profilée de la solitude, qui ne parle pas ni n'écrit.

◆

Dans deux cents ans ou vingt ans ou deux heures, on visitera les restes de la civilisation américaine comme maintenant on peut se promener dans des ruines romaines. Avoir le sens de l'histoire, c'est avoir le sens, autant passéiste que futuriste, de la destruction ou de la disparition. Mode de pensée aussi valable pour chaque individu quand il s'agit d'avoir le sens de l'humain.

◆

À chaque instant nous ne faisons qu'exécuter notre naissance.

◆

Rien n'a jamais su qu'il pouvait être un mot muet, sauf l'humain.

◆

Je dois faire un aveu : j'ai une maîtresse spirituelle, une montre cassée, que j'ai volontairement perdue à l'âge de seize ans.

◆

Un choix est toujours le choix de ne pas faire tous les autres choix possibles : c'est donc avouer que le choix fait ne pouvait être que lui-même et qu'ainsi il n'y a pas vraiment de choix.

◆

Regarder un beau paysage et ne pouvoir dire que « c'est beau » et puis finalement ne rien dire et laisser le paysage nous voir et nous dire : « … et toi, où est ta beauté ? »

◆

Trois mille six cents oiseaux nous échappent chaque heure : les hauteurs ne sont visées que par ceux qui se sentent en bas.

◆

Je suis un sans-chemin tellement j'ai voulu en prendre, et si celui que tu suis ici avec tes yeux t'en semble un, sache qu'il n'est qu'une parcelle du tien à continuer et, pour ce faire, à oublier comme l'on oubliera le tien.

◆

Notre désespoir s'appelle reviens : l'amour est une question d'en dessous les toits, qui rêve d'une réponse plus haut que les nuages.

◆

Tu te veux un poète avec son bottin de pages noires. Alors, chaque soir, tu téléphones au grand désespoir mais ça sonne toujours occupé : il a d'autres tigres à fouetter.

◆

Chaque naissance invente une nouvelle façon de mourir, chaque amour accouche d'une nouvelle manière de se haïr, chaque guerre ressuscite un vieil idéal de recommencement. Comme si un recyclage à zéro pouvait annuler notre nullité. Comme si un rien plus un rien donnait plus qu'un autre rien. Comme si la vie avait besoin d'un autre vinaigre pour vérifier son vide.

◆

Oui, un lit d'os se repose toujours là-bas, au fond de la chambre d'hôtel de la peau.

◆

Quand on pratique l'art de l'inutilité, on ne peut que se redire le néant, un mot comme les autres et qui n'est vivant que si l'on est mort de vivre.

◆

La poésie mène à rien, à condition d'y entrer.

◆

Le temps saute, par les fenêtres brisées des yeux, dans le vide intérieur. Tout est clair qui finit instantanément.

◆

L'importance des étoiles aux fronts rares ne remplacera l'outrecuidance des logiciels que quand nous quitterons ce siècle numéro 20, blasonné sous le sceau du jugement et des placentas.

◆

Faites l'amour avec la mort et elle ne vous aimera plus.

◆

Le vingtième siècle a été le siècle de l'espace, le vingt et unième est celui du temps.

◆

Le goût de l'univers se perd dans le dégoût de soi-même.

◆

Il n'y a pas d'outre-amour s'il n'y a pas d'avant mort.

◆

L'arbre prend le ciel pour cervelle en l'irriguant de ses bras dénudés et en comprenant du même cou tendu : je ne peux me penser seul.

◆

La lune un instant sur le lac plat : un calme sans lame, jaune, un miel de trèfle à quatre hélices, vers tous les coins du monde dans la mémoire qui disparaît.

◆

Le ciel : incroyable ce bleuissement de la matière pour une tranche de peau tartinée sur la terre.

◆

À la question « La poésie sauve-t-elle ? », j'ai une réponse fraîche d'aujourd'hui : on a écrit 40 sur une déesse très usée et il y a toujours des ordures dans la rue.

◆

Si la neige est une ennemie, la peau est notre mort.

◆

Bruits blancs d'une solitude silencieuse, un matin coule entre les robinets de la lumière et tout est toujours pareil au jamais semblable.

◆

Première leçon des marginaux de la vie apprendre à mourir.

◆

Le monde lui-même est enfermé dans l'infini de sa finitude. Passion sans épuisement du plus, il faut remettre à aujourd'hui ce qu'on n'a pas pu faire demain.

◆

Il nous reste tous quelque chose à taire dès qu'il faut parler ; il nous reste tous quelque chose à dire dès qu'il s'agit de se taire. Et vivre n'a jamais été qu'un manque nourri par le mot, éternel désir. Restent les amoureux qui se trépassent comme des mystères radiés de la liste pectorale du cosmos, là où déjà plus loin respirent d'autres mystifiés.

◆

Chassez l'artificiel, il revient en auto.

◆

On est tous des locataires d'instants perdus. On se jette des coups d'œil comme on jouait aux billes. La tristesse est une joie qui se lave les joues. L'amour est une baignoire sur le bord des dents. On a toujours quelques nuages de secours dans les poches cousues des mains.

◆

Si demain je rencontre un canard, j'essaierai de ne pas lui parler d'oranges, même s'il ne fait pas tout un plat de la mort.

◆

Le véritable art (de vivre ou de mourir, c'est pareil) n'est qu'un souvenir du futur : disons-le illico et mâchons nos renfrognements comme des caramels mous. Il reste une justice : sa propre justesse d'être ce qu'on est, ni plus ni moins, avec ou sans ampoule dans la cervelle. L'ignorance a ainsi au moins la précision de son interminable apprentissage.

◆

Les os des poètes ne sont pas des stylos.

◆

Je n'ai jamais fait que témoigner de mon incapacité à savoir parler la même langue que ce monde en écrivant à côté, toujours un peu à côté, dans une sorte d'inconviction profonde qui ne fait que me rassurer par l'illusion de liberté dans laquelle elle me brasse.

◆

Même si un seul verre de lumière suffit pour abreuver la conscience du désert, la pureté, elle, se vit dans le noir.

◆

La neige a toujours été blanche malgré ses innombrables morts printanières.

◆

Ceux qui étudient la pensée n'étudient rien s'ils ne pensent qu'à l'étudier seulement : connaître, c'est être en même temps, et coïncider, de toute notre résonance singulière, dans l'unicité de se reconnaître dans celui ou celle qui auparavant n'était qu'extérieurement autre.

◆

Un fleuve d'enfants passe dans les rayons de la fenêtre. C'est le sablier qui manège l'horizon du vertical. On ne peut descendre deux fois dans la même peau.

◆

Le sens du calme qu'a un arbre me donne souvent l'envie de quitter l'adresse de mon corps : je n'aime pas rester trop longtemps chez un étranger quand je sens que ça le dérange.

◆

Lève la tête, mon enfant, qu'est-ce que tu fais dans ce champ à cette heure-ci ? Je ne sais pas, on m'a mis cette peau sur le dos et on m'a dit : marche, il faut crever, c'est l'hymne à la joie composé par un sourd, ici.

◆

La culpabilisation est une valeur sûre dans ces inutiles toilettes que sont les rapports de force.

◆

La réalité n'est que rarement acceptable et si, tiens, elle s'avère comme telle, pourquoi ne serait elle plus la réalité ?

◆

Parce que le soleil est un cyclope qui a le vertige de ne pas dormir, il faut se donner au mirage de ne pas mourir.

◆

On est, depuis toujours, en droit de ne pas croire ce que l'on voit mais, depuis avant toujours, on est en devoir de ne pas réfuter ce que l'on ne voit pas.

◆

Il ne faut pas parler de la beauté quand elle est là. Je dis que c'est dans sa vérité que je ne peux pas prononcer son mot. Elle, seule dans sa solitude parfaite jusqu'en moi, qui alors suis magnifiquement seul, dans le délice de la taire, pour le seul plaisir qu'elle soit.

Plus tard, quand elle ne sera plus là, elle sera là dans son effet de souffrance en moi parce qu'elle n'est plus là, jusqu'à ce qu'elle revienne, plus forte par le fait de son absence précédente, qui m'avait fait oublier jusqu'à l'espoir qu'elle pût être, toujours plus elle-même, essentiellement.

Et maintenant que j'ai dit cela, l'aube m'appelle à la fenêtre : elle est comme du rouge sur des lèvres qui ne parlent pas.

Pour l'instant c'est comme ça, même si le ciel a déjà changé de couleurs. Les mots ne parleraient plus pareil.

La beauté reviendra parce que son futur est plus fort dans son présent que dans le mien.

◆

Les nuages m'interrogent depuis trente ans. La vérité c'est qu'elle n'est jamais parlable. La table du premier amour me sert des os frais. Ne me dis pas la plus vieille nostalgie du monde, je guette l'industrie forestière de l'absurde. Aussi la mer croit que je ne suis pas assez liquidé.

◆

Si vous voulez voir l'intérieur d'un être, n'essayez pas de briller ; moins vous brillerez, plus vous aurez de chance de voir ce qui éclaire cet être.

◆

Au temps en emporte les choses.

◆

Écrire n'est que douter de sa propre obéissance à son passé polyconditionnant.

◆

Personne n'a vu passer un mur ? J'en ai vu beaucoup, dit le mur.

◆

Attends, écoute bien cette couleur au-dessus de ta tête, ce n'est pas un avion, ce n'est pas une corneille, ce n'est pas un nuage de sauterelles, c'est l'absence d'ici-bas.

◆

Tout est seul et se détache, sauf l'ami et la lumière dans ce qui n'en revient pas.

◆

C'est le ciel, ce soir, en pelure de citron au loin, qui fait que j'ai trente ans ici, cinq dans un autre pays. Il sera tout aussi précis dans mon dernier avenir, n'importe où j'y suis déjà. Tout ça me fait chuchoter, même si personne n'est là : « tu vois la lumière, mon amour ? »

◆

Il n'y a personne, tout est là. C'est toujours comme ça va. Ne bouge pas, la terre le fait. Ne parle pas, le silence dit tout. Sois rien et rien ne te décevra. Un oiseau porte le ciel entier parce que le ciel le transporte.

◆

La lumière fait de l'être une porte vitrée sans vitre.

◆

Il y a ceux qui se perdent dans la vie parce qu'ils ne se sont pas trouvés dans leur vie et ceux qui se perdent dans leur vie parce qu'ils ne se sont pas trouvés dans la vie : je suis des deux.

◆

Nu, dans la blanche luneur embrumée, j'avance calme sur la rosée silencieuse, polie par le chant des grillons, criquets, rainettes et celui plus bas de la hulotte : je vais à l'enterrement de l'importance, celui de faire mes preuves dans un monde qui ne m'a rien prouvé, sauf quand l'humain n'était pas là et que j'avais la sincérité de me considérer comme nul et non avenable.

◆

Le vide démange, le plein mange.

II

L'émouvantail

(1987-1990)

C'est un matin au premier soleil dans la tête des arbres. Je marche la nuque cassée en arrière, tout entier lumière, avec Pergolesi et son *Stabat Mater :* solitude tu es belle, dans ce bleu tout juste croyable d'avoir toujours été là. Mes yeux paniquent de tant de netteté, si tant est qu'il faille achever les nuits à bout de briquet. D'ailleurs, j'adore de plus en plus perdre à ce jeu spasmodique, chaque fois que j'atteins comme maintenant l'aube, avec des frissons de plus en plus terribles de douceur. C'est vrai, plus rien à quitter, à rejoindre, à défendre ou à mordre. C'est ici oui, c'est ça, relevons nos têtes, amours perdues. Je sais bien, ça n'a été tragique que parce que j'y croyais. Je peux me taire, tout m'y invite et je le fais, et ce n'est ni indifférence ni aristocratie zen. Le sel gracile des nuages blanchit les doutes sur ce que j'ai à ne pas être du monde. La vie, le destin sont séparés d'un ronfle ment qui donne aux humains à se tordre, aux ailés à effleurer, aux doigts à rester comme des plumes après le renard ou à se joindre, parfaitement inutiles de se vouloir doigts, à cet immense rien ganté, sans main, qu'on ne risque pas de toucher, même avec tous les mots inventables.

◆

Entre un quartier pauvre et un autre riche, derrière les lunettes mauves d'un amour dépecé, dans la clarté balancée d'une enfance épluchée, près de grands bâtiments aux vitres noires, on a écouté venant des rails désaffectés le chant des grillons, le glissement du vent dans les herbes sauvages et les nageoires de nos yeux sans âge dans le sang du ciel.

◆

C'est un murmure et c'est doux, très souvent ni ange ni humain. Je lève la tête vers les nuages, le ciel. J'essaie de voir si je me vois d'en haut, en train de regarder d'ici, en bas. Alors je m'arrête, je ferme les yeux, je les mets dans les oreilles, une minute ou plus, même si ça ne semble pas nécessaire. Alors le loin est proche sans être près, le proche est loin tain sans être éloigné : tout devient au milieu de tout, calme. Mes poumons l'enveloppent et on dirait une neige qui va tombant en son seul centre. Au clair du lampadaire, ma cigarette est morte.

◆

L'imprémédité total : on n'agit plus, on accomplit.

◆

Je ne suis pas venu au monde pour écrire, j'écris pour venir au monde.

◆

Ne me regarde pas si tendrement inconnue : je pourrais croire que nous n'avons jamais cessé de nous connaître et que donc il ne nous reste plus aucune chance de s'émerveiller à se découvrir fabuleux solitaires impossibles.

◆

Elle lit du Proust dans le métro, sous des néons très dimanche neigeux. Elle ne lève pas une seule fois la tête mais je lis dans ses yeux rougis la certitude qu'elle s'appelle Madeleine.

◆

Tout ce qui est sage s'ignore sage, vrai s'ignore vrai, beau s'ignore beau, divin s'ignore divin. Tout ce qui est mort s'ignore mort.

◆

Agir c'est toujours chercher à prouver. Ne pas agir c'est avoir peur des preuves possibles. La seule preuve ne se prouve pas : elle nous trouve.

◆

Le ciel est beau, l'enfer est calme. Un corbeau se pose au milieu d'un parc, il tient la terre entière dans ses serres. Une goutte de pluie.

◆

Le passeport de la lumière est le vide, sinon la solitude est l'anniversaire de notre propre mort.

◆

Puisqu'on nous a donné la vie, soyons gratuits.

◆

La beauté est le fantasme de Dieu en nous.

◆

La notion d'espace s'aurore dans l'altérité et se crépuscule dans la fusion.

◆

Je sens bien que je vis mal tant que j'ai la pulsion de ne pas me croire rien. La pureté de l'anonymat a la séduction d'une fusion infinie.

◆

Nos seuls bagages : nos velléités, nos doutes, nos craintes, notre inconviction profonde, finalement, à adhérer avec passion à ce monde qui décourage toute passion, à moins d'être soi-même une passion ambulante.

◆

L'humain, un sandwich d'espace-temps entre deux tranches d'éternité invérifiable, un porte-silence de Dieu qui est le porte-cigarette de l'humain. Lumière, tu es claire, décendre-nous.

◆

Au sortir de la terre, la bouche en aspir, il s'arrête là, humain, très peu de choses. Les revenants travaillés ne sont pas loin. On n'a plus les Indiens qu'on a déjà étés et comme les mains sont nos seuls cahiers, il tend sa paume à l'écriture de la neige.

◆

Toute vraie pauvreté nous lance la claque de notre propre et terrible indigence spirituelle, mais un proverbe thaï ne dit-il pas : « Celui qui est sous le ciel, comment peut-il craindre la pluie ? »

◆

Le matin nous relève, nous, les portes hasardeuses. Comment bouger devant ce qui ne cesse ? Écoute le chant des pingouins volants, lévite sous le toit des geckos bouddhistes, souris à ces enfants de l'aloès vera et assieds-toi en ta fleur : le livre du monde tourne tes doigts vers sa hauteur.

◆

Un moine est assis dans le train. Il a bu un café, il a médité devant son premier bol de riz de la journée, l'a mangé, puis s'est levé. Il est long temps resté debout devant la fenêtre ouverte. Seuls les plis de sa robe orange ondoyant à l'air. Et quand le train s'est arrêté dans une petite gare, il a parlé et ri avec des enfants que je ne voyais pas d'où je suis.

◆

La liberté est d'assumer sa fragilité.

◆

Méditation avec une Camel et un chien

Les pins de la pluie ont rebrodé le frais à la terre. La mer m'appelle, un tambour rouvre la lumière : *luz, pax und zeit.* Je croise un glaneur de l'océan Indien, il boite du pied droit. À chaque algue trouvée, il tend son filet en offrande vers l'eau. Le chien qui m'accompagne chasse la marche latérale des sentiments. La souffrance renifle la vérité, ce n'est pas du masochisme. Les crabes se nourrissent au bout de la salive des vagues. Il est clair que lire c'est trouver le livre de sa vie incomplet, il est cumulus qu'écrire c'est croire tous les livres insuffisants. Cela a déjà été l'orgueil de vouloir refaire le monde. La cigarette est un sixième doigt qui me dit : être, c'est être entier dans la disparition constante de l'univers, pour sa renaissance perpétuellement instantanée. Invariable l'équation $0 \times \infty = 1$. Je regarde le glaneur s'évanouir dans les embruns, peut-être que maintenant il boite du pied gauche. Se taire et laisser le cosmos nous créer comme un de ses idéogrammes, lu et prononcé en son temps d'éternité. *Nemo unus sine Aoûr* – il n'est personne sans la lumière ascendante du Grand Retour.

◆

Bouddha a une voix très grave. Il m'a dit : « une autre curiosité », car Bouddha parle aussi français, la terre étant un de ses globules bleus. Son souffle chasse les mouches et guérit des doutes à mettre la mort sur le compte craintif de l'ignorance. Il te fait répéter jusqu'à épuisement de l'intellect : je suis, donc je ne pense plus. Tant que Bouddha te parle, tu n'es pas dans son silence.

◆

Elle se tenait assise, pleine de musique, les yeux flous en pierres bleues sous une eau mince, alpiste roseau sous un vent près de demain. Puis, elle s'est levée, a quitté ses lunes et s'est dirigée de peau ferme vers les douanes du sommeil. On l'appelait Lumière.

◆

J'écris pour écouter ce que disent les mots quand ils ne parlent plus.

◆

quand tu as des largesses aussi simples que la mer
quand tu as les bras aussi évidents que la lumière
quand tu as la bonté aussi anonyme que le vent
quand tu as l'iris aussi parfait que le ciel
quand tu as le rêve aussi réel que le soleil
quand tu as la lune aussi blanche que l'écume
tu peux faire fleurir le lilas sur la langue des vagues
en regardant là où regarde l'Orient
le centre ascendant de toute chose
l'égalité du nulle part et du partout

◆

Aller au bout de soi pour se retrouver au début du vide.

◆

Les yeux des étoiles sont bouches bées.

◆

Le miroir peut, un temps, rassurer sur sa propre apparition en ce monde, mais être le miroir est d'une autre exigence : celle de s'ouvrir à l'abîme des autres apparences.

◆

La fatigue, qui ne m'endort pas, blanchit les fantômes et réveille Dieu.

◆

Contemplation : méditation muette devant le seul art du jamais-pareil et du toujours-là.

◆

Deux tourterelles n'ont qu'un chant. Lacune des humains.

◆

Il fait froid et les gens font des enfants ; une façon comme une autre d'oublier la mort. Il fait chaud et les gens sont sur leur balcon ; une façon comme une autre d'attendre la mort. Il fait nuit et les gens sont dans leur lit ; une façon comme une autre d'oublier les étoiles. Il fait jour et les gens ne rêvent plus ; une façon comme une autre d'attendre la vie.

◆

Il n'y aurait que cette demi-lune tranchée, que ces goélands cerclant le sans-arrêt, que cet arbre dans les matins, que ce matin seul et ciel sans personne pour en parler, que cela se suffirait. Mais il suffit que je sois pour que tout ne me suffise plus.

◆

Ce n'est pas ce que renferme un livre qui compte, c'est ce qui s'en échappe, ce qui nous échappe et qui fait qu'on y revient.

◆

Chaque désespoir ne sert qu'à lui-même.

◆

Nous ne dirons pas le mystère : nous l'effleurerons jusqu'à épuisement de l'insensé.

◆

Le regret et le vouloir ne sont qu'une seule et même absence d'être.

◆

La lumière ondoie, les astres des champs acquiescent, le vent est un animal dans les herbes microphones. Le centre du ciel prouve la profondeur des nuages, le vertige est attirant comme l'amour par le vide. Le départ est invisible à chaque instant, entre les renoncules de nos mains perdues ailleurs.

◆

La nuit, tout est plus proche, même la peur d'être loin de tout.

◆

J'aime mieux penser que, même si nous passons, notre amour demeurera, plutôt que de sentir que notre amour puisse passer et que nous demeurerions. J'écris ceci par jeu défensif contre le jeu de la vie mais, en fait, cela traduit plus un amour des mots que les maux d'un amour.

◆

Être libre, ce n'est pas être libre de faire un choix plutôt que tel autre, mais être libéré de tout choix.

◆

La lumière est un secret perdu dans l'espace. Que sommes-nous, nous, perdus dans le temps, pour nous faire souffrir sans se suffir tels ? Qu'avons-nous à craindre si ce n'est notre vide et notre incapacité de répondre à l'énigme ? L'espèce est une perte ouverte de lumière. J'amène souvent mes yeux à celle du soir, ne serait-ce que pour tenter d'apprivoiser la mort.

◆

Vouloir avoir raison c'est encore tenir à la vie, à sa vie, dont par ailleurs on se plaint tant.

◆

L'ascétisme est un excès dans la soustraction, l'excès un ascétisme dans la saturation.

◆

Quand nous ne pouvons que ne plus pouvoir, on comprend l'enfance, même si le seul amour enviable s'appelle mourir.

◆

Quand l'amour me crève les mains avec ses yeux, il suffit d'un arbre qui m'appelle avec ses bras.

◆

Il faut un peu plus que l'espoir pour renaître du désespoir ; juste un peu plus de désespoir.

◆

J'ai appris de l'eau qu'on ne pouvait vivre sans feu. La liberté et la mort se ressemblent par l'appel de vérité que lancent leurs solitudes.

◆

La Voie lactée ne sait du soleil qu'il est une future lune. L'absolu ne fait aucune différence. Aube ou crépuscule, peu importe. Cela se passe avant comme après, comme jamais. Le squelette est un bonheur oublié. L'abandon va à l'indicible, les larmes vont aux nuages et les nuages retournent aux coquillages. Le jour est nu, plus besoin de savoir quoi faire, l'azur est un désert parfait. L'amour est sans but d'amour, la mort fleurit sans approbation, le néant se passe de faux-nom : plus rien ne flirte avec le mythe d'être la vérité.

◆

Dix mille oiseaux se sont arrêtés au parc, ont pris un ver et sont repartis vers le sud.

◆

Le corps a ses biscuits que la raison complique à tort. Nos os, les chiens du temps s'en occupent. Les idées sont des chevaux sauvages tant que les destins restent des têtes réduites. Vivre, dans un au-delà de tremblement de tête, jusqu'à la joie de ne plus avoir à vivre, particulièrement.

◆

L'art n'est qu'un rêve un peu plus subtil que la majorité des autres rêves, un peu plus fort en degré d'alcool, histoire d'être un peu plus accro aux finasseries de ce monde.

◆

Les mots ne font pas forcément du bouche-à-bouche aux lèvres.

◆

Levez-vous avant tout le monde, ou mieux, ne vous couchez pas et allez vous poster immobile dans un endroit très passant. Maintenant, observez les milliers de rêves en action, au travers des lunettes de votre rêve et voyez la dérisoireté des autres. Alors ? Étroit la viande, non ? Être son propre boucher ? Mais c'est déjà ça la vie.

◆

Ces coups de pinceaux blancs dans le ciel. Cet homme au visage brûlé croisé sur le trottoir. Ces paroles d'un poète hindi lu ce matin et qui dit à peu près : on est comme des poissons qui chialeraient de ne pas savoir où est l'eau. Et maintenant cette affiche dans un café, comme extraite d'un vieux livre de leçons des choses. Et cette chanson encore, déchirante d'amour noyé dans les années. Tout cela qui souligne l'inattention et la satisfaction insouciante, tout cela me rend comme un enfant ahuri, avec des yeux gonflés comme des aquariums. Ce n'est même plus de l'espoir ou le merveilleux banal inaperçu d'un autre achève ment. Non, ce n'est pas cela, tout cela qu'on croit pouvoir dire pour s'arrêter de dire.

◆

On n'entend pas le chat traverser le jardin de neige, personne ne voit la trace de l'oiseau sur la branche où il s'est posé un instant, mes mains se sont posées sur ta peau : t'ai-je touchée ?

◆

Je lève la tête sans même savoir qu'elle est là puisque je l'ai : maintenant je ne suis qu'elle.

◆

Ce n'est pas parce que ça te dépasse que cela n'est pas. Il y a une lumière, comme un fil, qui tranche le temps.

◆

Le phénix dit au sphinx : le feu ne brûle pas s'il parle.

◆

On n'échappe pas au temps : c'est pour mieux se laisser retrouver par l'éternité.

◆

L'arbre reprend sa tête dans ses mains à chaque printemps.

◆

La nostalgie des anges vient de la crainte qu'on a pour l'avenir des oiseaux.

◆

Quand tu verras la pierre briller dans une feuille, quand tu verras la feuille voler dans l'aile d'un oiseau, quand tu verras l'oiseau rêver dans l'œil d'un humain, c'est que tu auras fermé les yeux sur ce que tu crus être.

◆

Liberté : faire de soi, passant dans le monde, un lieu de passage du monde ; quelle morale peut soutenir cela ? Le temps, n'est-il pas aussi le temps donné pour se défaire du temps ? La conscience n'est qu'une fenêtre : défenestre-toi, aussi naturellement que tu mets un pied devant l'autre, en toute confiance, c'est-à-dire en n'y pensant pas.

◆

Réduisez une auto en poudre, mettez-la au vent et vous verrez, elle volera.

◆

Tout arrêter et spontanément, tous ensemble, décréter la journée mondiale de la paresse.

◆

Socrate, qui était sur la corde à linge des voisins, regardait le ciel en se disant : combien se sont lavé leur mauvaise conscience dans mon nom ?

◆

Si l'art saigne noir, ce n'est que de l'ombre de nos paupières. La pierre aussi a ses cathédrales pleines à s'effriter dans le calme du temps et sous le rose de l'horizon.

◆

Tu en as marre du balancier de tes pieds. Tu t'allonges sur les hélices d'un jeune trèfle, que fait lentement tourner un soleil de floréal. Tu débranches tes yeux, tu oublies combien tu pèses, le vent est un bon hamac. Un goéland éclate de rire, juste à côté de toi. Les cloches d'un enterrement imitent une balançoire. Peut-être ton enterrement ? Tu ris. Jamais tu ne t'es senti aussi léger.

III

La nostalgie du présent

(1990-1991)

La poésie est comme une orange vide, épluchée d'un trait, et réarrangée comme si elle n'avait pas été épluchée. Elle redonne au monde l'image du monde, l'image donnée par le monde mais le monde est ici vidé de sa chair. La poésie se sert de l'attrayante beauté ou de la luxuriante et baroque laideur des apparences pour montrer le vide qu'elles recouvrent. Les mots peuvent être ces pelures du monde qui donne au vide l'illusion d'être palpable, plein. Le poète croque en plein l'illusion du plein, tout en (se) mordant la langue ; mais qui a vidé l'orange ? Personne. C'est nous qui l'avons remplie, par projection de notre illusion d'être pleins, tant l'hypothèse du vide de notre « réalité » nous est insupportable. En fait, il n'y a pas d'orange, elle n'est qu'un globe galbé par notre refus ou ignorance de notre vide. En fait, il n'y a rien que notre crédulité à se croire être et l'être est un des signes du vide. Qui signe ce vide ? L'insigne insignable ? Il a d'autres noms mais les noms sont comme d'autres épluchures, éparpillées ça et là, selon les lieux et les temps.

◆

Le clapotis des étoiles dans l'écume des aurores boréales.

◆

Je ne sais pas à quel point je suis parce que je ne connais pas ce qu'est être, à part peut-être de ne plus vouloir être.

◆

La nuit se fait prière de ne pas dormir, l'arbre conseille de ne pas marcher, le vent donne des raisons de se taire, la pluie nous évite de pleurer.

◆

Si juger c'est méconnaître et montrer les limites de notre compréhension du monde, avoir peur de juger c'est sous-estimer et ne pas s'abandonner à la grandeur de l'amour en nous qui suspend tout jugement.

◆

Être heureux c'est être prêt à mourir, voilà le maximum de l'humain.

◆

Il y a de l'orgueil dans les rêves entretenus de la timidité comme il y a de la cruauté dans les impératifs et les ukases pseudo-lucides du réalisme.

◆

Il n'y a rien de plus près de l'amour que l'absence au monde du paraître, mise à part la douleur. La tendresse, loin d'être l'affaire des douillets, est la dure exigence des purs.

◆

Bruine d'octobre. Un arbre sur son tronc noir orangit de sa lumière toute la rue. Il ne reste plus qu'à trouver un petit café en papier bible, y entrer et attendre sans attendre un ami de retour d'exil, qui vous parlera de sa petite philosophie dans le vidoir.

◆

Le ciel n'est un mythe que par terre.

◆

Le premier papillon de l'an vient de m'ouvrir son cahier de couleurs ; les mots ne savent pas dessiner. La poésie est aussi ce sens tragique, idéaliste ou magique de la première fois, de cette première fois où le monde est perçu dans toute sa cruauté ou dans toute sa splendeur. Il n'y a pas de différence entre une première et une dernière fois.

◆

Un jaseur de poèmes est un jaseur, un jaseur de bohème est un oiseau. Que le style soit un télescope, une loupe, un microscope, je ferme les yeux : j'écoute ce qui n'a pas encore commencé de faire du bruit et ce qui n'a pas de table de matières.

◆

Ce n'est peut-être que la mer qui le dit

La matière coule : eau, sève, salive, sueur, sang, sperme, mucus, lave, bave et tout ce qu'il y a de matière en nous coule avec. J'aurai donc fait couler de l'encre sur du papier et c'est ainsi que j'aurai liquidé ma vie. En cela aussi. Le sel soigne ou brûle. Ce que la mer donne, elle le reprend. Sous une forme ou une autre. Et les larmes n'auront pas échappé à la coulure générale.

◆

Je suis loyal au monde : je m'y noie autant de fois que la mort peut être vie. Et cette noyade à répétition débâtit une à une toutes les culpabilités inculquées, les peurs chimériques et les scrupules paralysants. Le désir nourrit les mystères, matriciellement. Tous les mystères ne doivent leur mythe que par les réserves que nous avons à ne pas nous y donner. L'énigme est inexistante si nous ne gardons rien, et en premier lieu comme en dernier temps, si nous ne nous gardons pas nous-mêmes. Jusqu'où acceptons-nous de nous donner au monde ?

◆

Chaque moment est une pierre que l'on peut ramasser et décréter précieuse, semi-précieuse, simple ou banale. L'art est dans la nature parce que la nature est l'Art. Je vois un tableau de Klimt dans une pierre trouvée facilement sur une plage très fréquentée, je vois l'aérodynamisme du Concorde dans la très ancienne silhouette futuriste du fou de Bassan, je vois des bijoux vivants dans chaque œil. Nous n'inventons rien. Un art naturel est en nous et dans le monde. Et ce que nous déclarons art n'est qu'une sélection possible, un assemblage particulier d'éléments qui se veulent signifiants parce que nous y projetons une signification, ou plutôt parce que nous y reconnaissons un plaisir, un miroir ou une douleur qui expriment un peu plus que fugitivement (si peu) un sentiment temporaire de ce qui semble ne pas l'être. La vie est création et destruction, sans cesse mouvante dans ses phénomènes, sans cesse immuable dans ses principes. Nous ne créons pas, nous redécouvrons ce qui a toujours été et sera toujours : là est notre petit art.

◆

Rencontre avec un arbre remarquable

Je sors de la maison et vais vers l'arbre le plus ancien du monde selon les Chinois. Une étrangère m'a dit qu'il habitait près de chez moi, dans le grand parc, près de la statue d'un homme qui s'est battu contre les Iroquois. L'arbre ne s'est battu contre personne et il est là, vivant, passant inaperçu parmi les érables. C'est septembre ; ses feuilles jonchent les alentours. J'en ramasse, des vertes comme des jaunes et je fais le projet d'en donner à mes amis, comme ça. S'ils me demandent pourquoi, je leur dirai : « la réponse est dans l'arbre et l'arbre est dans ses feuilles ».

◆

Quand on commence à écrire, on a besoin du plus grand nombre de mots, et de grands mots, pour tenter d'enluminer notre sentiment de petitesse. Quand on commence à savoir écrire, on commence aussi à savoir qu'écrire est un engagement entier à aller vers la vérité avec les mots les plus simples. Quand on sait écrire, j'imagine qu'on écrit peu ou pas, non parce qu'on sait qu'on est rien, mais parce que l'on sent qu'il n'y a que le silence pour avant-dire ou après-dire la-vérité sans l'écrire.

◆

Nous ne savons pas être parce que dans le fond être n'a rien à voir avec le savoir.

◆

C'était un homme du dimanche qui se levait le lundi pour se réveiller le vendredi soir et découvrir le samedi qu'il était fatigué de sa semaine.

◆

La beauté est plus près de nous que notre propre peau. Être, c'est abolir la distance sans même bouger ; l'unique distance, c'est nous.

◆

L'amour nous révèle toujours tout le non-amour dont nous sommes pétris… mais dont nous n'originons pas. Le non-amour est crainte, volonté d'indifférence, écran entre la non-dualité d'avant la naissance et l'unité d'après la mort.

◆

Trop fainéant pour même feindre d'être ambitieux, mais encore trop orgueilleux pour être tout à fait fainéant. Ce n'est pas tous les jours qu'on change sa vie, encore moins la vie.

◆

L'insoutenue transparence de notre ignorance.

◆

Un autre monde : le parc avec les ombres blanchies de neige des peupliers alors que tout autour l'herbe est verte.

◆

L'amour aide l'amitié à plus aimer, l'amitié aide l'amour à mieux aimer.

◆

L'écriture est une dope comme une autre si elle ne nous montre pas que notre première dope c'est de vivre.

◆

N'est lourd que ce que nous sommes incapables de prendre ou de porter et n'est léger que ce qui met en évidence notre encombrement. Et le reste est égal.

◆

Joignez le pleur à la fleur, la vie n'a de lit que son flot. Du hasard systématisé à l'éternité, de la rayonne à la soie, de l'écran au ciel, le chemin, qu'on ne peut pas seulement faire à ses propres pieds. Il fait beauté, levez la peau, le temps est troué : personne ne meurt quand tout passe de plein gré.

◆

Sur un mur, une question : « où est l'amour entre nous ? » S'il est vraiment entre, il risque de tomber par terre.

◆

J'ai même appris à aimer ceux qui m'ont appris à ne pas les aimer.

◆

Le secret des secrets saute à l'œil, mais garde-toi de trop l'ouvrir : c'est par là qu'il s'échappe.

◆

La lune est pleine. Pleine de quoi ? De nos yeux, c'est tout.

◆

Les amis de Lao-Tseu se lèvent la nuit et fixent une étoile. Alors il n'y a plus d'yeux, de nuit ou d'étoile. Il n'y a plus de différence entre le cercle porteur ou le carré explicateur de la maison : le sourire est un oiseau sans corps, qui est arrivé avant les ailes, là où jamais elles ne sont allées. Les amis de Lao lèvent le jour et vont se coucher.

◆

Jorge Luis Borgès disait : *Passer des feuilles aux oiseaux est plus facile que de passer des roses aux lettres.* On pourrait aussi peut-être rajouter : passer des roses aux lettres est plus facile que de passer des phrases à l'être. Et puis après : passer des phrases à l'être est plus facile que de passer d'un poème au non-être. Et encore : passer d'un poème au non-être est plus facile que de ne plus passer en passant.

◆

L'ego est un squelette plus durable que les os.

◆

Et si parfois je persiste encore à user des mots, c'est parce que je n'ai pas bu le silence des étoiles comme un feu plus doux que la chimie de la souffrance.

◆

Nous sommes tous des enfants de nos enfances et un homme passe avec un oiseau dans son dos. Sur le ventre de la terre, j'ai vu bien des choses : le soleil est une bombe de sable dans un couloir de neige. Souris, mon amour, souris, les os ne sont que les roues de l'ambulance de la peau. Un homme passe avec le perroquet de son cœur, épuise ses erreurs et vend son heure à ceux qui n'ont rien.

◆

Il est plutôt binairement limitatif d'affirmer que l'on est rien, cela par vindicatif dépit de ne pouvoir être tout.

◆

Devant un désert, un déserteur et un ermite. Le premier rencontre le deuxième et lui dit :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Il n'y a rien ici. J'ai fui où je fus parce que c'était trop. Ici, c'est le trop pas-assez.

Et le désertrope de lui répondre :

— Il n'y a rien là. Il n'y a rien là à ce que tu trouves qu'il n'y ait rien ici. En fait, il n'y a pas rien là : il y a le rien là. Comme la vie, excepté qu'ici, elle n'a pas besoin de s'en faire accroire, elle n'a pas besoin de se dépenser à penser pour qu'elle soit là.

◆

Nos chaînes sont moins solides que la pluie quand ce qu'on appelle mensonge a d'abord été bu comme notre désir de durer tels quels.

◆

Je suis fasciné par la poésie précisément parce que je ne suis pas poète.

◆

À quoi sert-il de se protéger du monde si l'on est du monde ?

◆

Ôtez ce qui est cru le meilleur et le pire et voyez de loin que l'eau est ronde comme la terre en l'air. Le vent passe alors entre le feu et vous, l'arbre le plus vieux à l'ouest vous envoie une de ses mains parcheminées. Vous pouvez ainsi mêler vos cendres au bout des doigts qui ont porté la rosée. Ici il peut faire froid, mais ce n'est que le sac qui frissonne. Soyez patients, attendez la visite du colibri à gorge rubis, il doit franchir la porte du sud avant que vos yeux ouvrent celle d'en haut. Il se peut qu'auparavant vous entendiez le corbeau qui déjeune de son quadruple avertissement.

Mouchez-vous comme on déchire du papier brouillon. L'heure des roses ne connaît que très peu d'antichambres. Il est préférable aussi d'éviter la balançoire d'un travail ombre-soleil, mais il est une saison où il peut prendre la vitesse du facteur cinq : peu d'enfants l'ignorent ; c'est pour ça qu'ils apprennent beaucoup et naturellement. Par ailleurs, il est bien connu que le lait devient café à la dernière lune du neuvième mois. Buvez et pissez, ne gardez que la crème. Le premier oiseau à se présenter a souvent le cri infléchi du jaune pâle. Dès lors, sachez qu'aucune mouche ne peut plus vous brouter, le singe a atteint la première racine de la première branche et ses mains font effet à une distance analogue à l'altitude du vol d'une libellule. Le champ demeure vaste et la robe se refait légère : à l'échancrure, le pic-bois fait preuve de son identité et son cri imite celui de la poulie de la corde à linges. L'on sait peu de chose de l'humide si l'on n'a pas remarqué de quoi l'on découle. Ne soyez pas sibyllin, c'est la meilleure façon de dérouter les curieux, que sont vos désirs.

◆

Je crois comme tout le monde que l'on est peu de chose. Je crois que le labyrinthe de chaque vie n'est qu'un des jeux de la vie. Je crois que je joue parce que je joue à y croire. Je crois que croire c'est d'abord croître puis croasser de joie. Je crois que la joie est silencieuse comme la douleur. Je crois que la douleur comprend et que la joie prend. Je crois que tout cela est moins sérieux qu'on le croit. Je crois qu'il ne faut pas se croire. Je crois que croire c'est se taire, pour se laisser devenir parole de vie, jusqu'à la parabole d'un briquet.

◆

Dans le ventre de chaque réflexion, il y a une pierre.

◆

La nuit n'est pas faite seulement pour les chiens. La nuit, les arbres n'ont pas la même senteur, surtout s'il y a un peu de vent et les vagues d'une aurore boréale. La nuit, c'est un bon moment pour se lever, aller sur le balcon et connaître sa grandeur, qui est petite et qui est la nôtre. Mais de jour comme de nuit, les arbres se balancent et ne bougent pas de place, les lilas ne ferment pas leur senteur, surtout si vous venez de faire l'amour. Un jour, la nuit n'est plus la nuit, parce qu'on ne dort plus d'avoir trop dormi, les yeux ouverts. Ce monde est une carte qui nous joue, entre la nuit de l'os et la vie des as. Mais personne n'est différent d'un magnolia.

◆

Après les magnolias, viennent les fuchsias. Après même, on peut bien dire que les nuages ressemblent parfois au cerveau de Dieu, si cela nous sert à vivre. On peut aussi dire que la poésie est du bon pain d'anges, à déguster comme un sandwich aux yeux. Et s'il ne pleut pas d'ici trois ou quatre vies, nous n'aurons plus besoin de la chance pour dire merci car Dieu, c'est aussi un hamac, suspendu entre l'effleurement et un escalier.

◆

Il ne faut pas fermer les yeux au soleil, sinon le ciel est rouge.

◆

Si le chien est trop canines, l'azur est trop liquide.

◆

L'arbre n'est pas qu'un symbole échevelé sur le crâne de la terre.

◆

Un briquet fait vaciller le ciel de la nuit, une bougie fait trembler le ciel de nos yeux. Nous bougeons un peu la vaisselle de nos carcasses, nous savons que ce n'est pas suffisant parce que nous savons que nous sommes trop, pour être juste ce qu'il n'y a pas besoin de falloir. Mais nous allons chercher une autre bougie pour mieux laisser savoir aux étoiles que nous avons deux yeux.

◆

Un petit coléoptère, que j'appelle faussement un scarabée, remue les feuilles séchées de l'automne dernier mais pour lui, je suis très loin de la vérité, puisqu'il n'y a ni feuilles ni séchage, ni automne ni dernier, puisqu'il n'y a ni bruit ni personne qui l'entend. Et la vie qu'il vit, personne ne la vit.

◆

Qui ne découpe pas le réel quand il fait lourd ? Laissons le passé pleuvoir sur le passé. Tu n'as pas besoin de savoir de qui ou de quoi tu es le fruit puisque tu es déjà tombé de l'arbre ; le sol n'est un plafond que pour les pendus. Et si je te dis *je suis déjà mort,* tu ne me croiras pas puisque les mots ne parlent plus. Tiens, un chien aboie, il n'est pas d'accord, et les engoulevents sont revenus, juste un peu avant le muguet.

◆

Ne fait pas œuvre qui veut. Fait œuvre de soi qui ne pense plus à œuvre ni à soi.

◆

Marche si tu veux ou ne marche pas. Quand les yeux peuvent avancer vers les étoiles, le monde est là sous la forme du temps, dans un pissenlit et autour de tes mains. Qu'as-ru à faire de mieux que le chant de l'étourneau ou le trait blanc de cet avion qui passe dans la gorge du ciel ?

◆

Ce n'est pas les nuages qui passent, ce n'est pas la terre qui tourne, juste des yeux qui ne bougent plus, qui ne fixent plus rien entre le vent et la nuit. Pourquoi nommer ? D'autres l'ont fait. Donne-moi tes lèvres, voici ma main, je ne connais pas d'autres façons pour que le ciel soit une porte. Nous n'avons rien oublié, tout est mémoire de tous les temps. Et quand nous finirons l'avenir, il y aura un tas de fleurs qui recouvrira la grille : elle n'encerclera rien. Toute bouche perd ses dents. Le mieux c'est de tout perdre pour ne plus avoir peur de laisser quelque chose qui ressemblerait au regret de n'avoir pas su aimer. Non, ce n'est pas la musique qui passe, ce ne sont pas seulement ces mots qui flottent, ce n'est pas seulement cet instant, mais c'est quand même lui, c'est quand même nous qui nous taisons ou qui crions de ne pas comprendre. Il n'y a pas de fin à la compréhension. Si toutefois les mots peuvent servir, qu'ils le fassent pour s'arracher, pour se désharnacher, et pour un instant tourner de l'œil vers en haut et faire cette simple prière : merci, merci, merci…

◆

On peut faire une peinture d'une toile ou une voile pour que le voilier avance avec le vent. On peut écrire un poème sur une feuille ou la laisser sur son arbre pour qu'il respire la lumière. Mais qui choisit vraiment quand la toile de fond est le ciel, quand le voile est ce monde, et la peau, notre première feuille ?

◆

Je ne reconnais la rigueur que lorsqu'elle s'est débarrassée de sa raideur. Je ne reconnais de logique que celle qui s'est libérée de sa volonté de domination. Et la pensée ne me reconnaît que lorsque je me suis dé-pensé d'elle.

◆

Tu as accès à un jardin, des fleurs s'y succèdent avec les saisons, tu veux le partager et c'est très bien. Mais surtout ne t'étonne pas que des chats y viennent aussi pour pisser. Comme le dit mon frère qui vit la poésie au lieu de l'écrire : « Tu ne choisis pas d'apprivoiser les chats mais l'inverse. » Et c'est pareil pour tous les jardins.

◆

à Sokéï

Les achillées, ton cou, le chèvrefeuille, tout ce qui fait que la vie n'est plus un travail, tout ce qui ouvre l'instant au présent : la senteur de l'herbe coupée, ta fatigue qui s'abandonne, la confiance du trèfle à repousser, l'amitié des peupliers vers le vertical, les choses du monde qui vont plus loin que ce monde, la force semeuse d'étoiles poussant les portes de la souffrance ; tout ce qui en nous s'adonne au don, à l'innocence lucide, tout cela c'est tant, c'est beaucoup, et même si c'est peu selon certains, c'est.

◆

Toutes les choses nommées du monde ont un nom secret : il vient d'avant la première voix qui les a dites. C'est peut-être cela qui nous saisit discrètement quand nous faisons vibrer l'air pour se donner le sol de ne pas les perdre, pour se donner le cœur de ne pas être perdus par elle. Nous bougeons vers les choses et les gens qui les appellent chaque fois que notre nom ne nous nomme plus. Nous allons vers ce grand silence dont semble des cendre toute chose. Nous pensons qu'il faut remonter. Faut-il penser pour se démonter dès que l'après-midi commence ? Quelle heure est-il ? Il manque encore deux heures à l'horloge de nos mains : un doigt pour toucher le cadran s'évidant de l'être, et une plume, pour que le temps s'efface de son chiffre en toutes lettres.

◆

À force douce de fréquenter le ciel, on n'en vient plus qu'à voir dans les gens et les choses le bleu et le gris, le soleil et la lune, les oiseaux et les étoiles, et le tendre vide illuminé nous égalisant à tout cela sans que rien n'en change.

◆

Le vent soufflant sur la lune blanchit l'encre ; il me fait respirer cette bruine de mémoire qui nous suspend tous un peu au-dessus de la mer. L'univers est un donneur d'épices tant que nos mains sont des fruits du temps.

◆

Le non-esprit est une fragile porcelaine sans Chine.

◆

L'herbe, si vous l'arrosez, vous remercie par sa senteur. C'est pareil pour le ciel : si vous l'abreuvez de vos yeux, il vous absorbe, il vous éponge de vos courants fous. Sauf dans le cas de nuage contre nuages.

◆

Écoute le rire des tourterelles ; la cage où elles vivent est une zone de liberté à l'abri de la prison que les humains se sont faite dans ce monde.

◆

Expérimentez la terre, ce hamac convexe qui vous empêche de tomber dans le ciel.

◆

Nous sommes si loin de l'écriture naturelle du monde. Alors j'écoute une ami qui me dit de ne pas oublier de regarder, samedi qui vient, une conjonction de Lune, Jupiter, Mars et Vénus. Mais je lève la tête et vois en plein jour bleu la constellation lente et haute de quatre goélands à bec cerclé.

◆

Le ciel est un œil, les narines de l'arbre frémissent, la main se sent joyeusement inutile. Je mourrai encore, au petit dam de mon fantôme qui n'avait pas compris que le vide n'est pas le néant.

◆

Doucement vivre, aimer, écrire, Jour contre jour, ce qu'aucune nuit ne peut interdire.

◆

Le phénix est un mythe et vice-versa. La vie est un mythe dès qu'on l'écrit. Et qu'on en vive trop ou pas assez, tout cela n'est qu'une porte-patio. Ta tête te revient-elle ? Mange ta main et garde l'autre pour deux autres mains. Entre dans ton geste, enlève ta veste, est-ce qu'il y a autre chose ? Non ? Pourquoi ne fixe-t-on pas un ciel bleu ? Parce qu'il y manque des nuages pour qu'on leur projette des visages ?

◆

Vois le jour qui se lève, pas un milliardième de seconde d'inutile. Le temps d'un battement de paupières, l'espace d'une virgule et combien de photons négligés ? Il est humain de confier à l'amour le soin de suppléer à cela, mais notre façon de faire rugir le monde peut-elle encore ouvrir une oreille à l'inouï ? Aux spasmes de l'œil, aux fantasmes de l'intelligence, aux cataplasmes des mots, qui n'a jamais préféré la suspension de la respiration provoquée par la spirale ascendante de la beauté ?

◆

Je vis d'amour parce que ça éclaire. Et si l'amour me tue, c'est parce que je ne suis pas assez lumière.

◆

La chaleur extérieure ouvre les instincts intérieurs ; la chaleur intérieure ouvre l'action extérieure.

◆

Ni fermé ni ouvert, le sage oublie le livre de l'univers, qui lui est fermé et ouvert, en même temps.

◆

Quelqu'un s'arrête et voit ce qu'il a été, ce qu'il est ou ce qu'il sera, c'est-à-dire quelqu'un qui passe.

Quelle est la différence entre la solitude des purs et la pureté des solitaires ? Elle est toute, car les vrais purs ne sont jamais seuls et les vrais solitaires ne le sont que parce qu'ils ne sont pas vraiment purs.

Quelqu'un qui passe me dit qu'il préfère la compagnie de la solitude des purs à la solitude de la compagnie des foules. Je me risque à lui répondre : « Pour dire ça, il faut que tu connaisses les deux. Si tu as peur des foules, c'est aussi que tu as peur de ta solitude, de l'anonymat. Et si tu es attiré par les purs, enfin ceux que tu nommes tels, c'est que tu as aussi et encore peur de ta solitude, obscure à côté de la leur qui est lumineuse. »

◆

S'il y a des dieux, ils doivent regarder les innocemment purs avec le même ravissement que nous regardons les papillons.

◆

Écrire n'est que clouer quelques mots sur des tranches d'arbres fines.

◆

D'une façon ou d'une autre, on est tous des menuisiers en veine de trouver une charpente à nos agissements. Trouver l'os et puis ? En faire d'autres (des enfants) ou aller jusqu'au vide, la moelle ? Se poursuivre, n'est-ce pas aussi s'abandonner ? L'amour nous fait venir, survenir ou revenir. Et parfois devenir.

◆

Le soleil est un oiseau qui ne se repose pas. Quand quelqu'un devient calme, comme un lac devient miroir du ciel, qui osera aller sous l'eau voir ce qu'il y a ? Qui peut dire s'il se cache quelque chose derrière le ciel ? Demandez au héron qui passe silencieusement entre les deux. Il fouille les liquides du haut de ses yeux gazeux, il n'a pas de mots pour faire voir ce qu'on croit qu'il sait, de la formation des nuages ou de la pluie qui tombe.

◆

Sur la rive, un petit pluvier picore dans les algues :

« Bécasseau, que je m'appelle, si tu veux que ta barque lève d'eau.

« Et enlève tes gants de mots si tu veux que je croie à ce qui porte ta peau. »

◆

VACUUM

Rien n'y est parfait tant que tu t'estimes toi-même imparfait. Parce que tu connais le mieux en toi, ils te laissent y aller à ton rythme afin que, si insatisfait, tu ne puisses t'en prendre qu'à toi même. Ils peuvent t'inviter à t'embarquer selon ta fantaisie ; à pied, à soucoupe volante, à bâtiment secret, car de toute façon cela ne se passe pas dans la dimension temps. Les épreuves ne sont fixées que par toi. Si tu veux qu'il y ait un père, il y en a un. Personne n'y est tout à fait libre tant que tu t'envisages toi-même comme contraint. C'est un monde parallèle à la mesure de… ta mesure.

Monde astral organisé, secret si tu es organisé et secret. Monde astral d'amour si tu es clairement et simplement d'amour. Ainsi m'est-il apparu dès que j'ai compris que ma première amante a été la nature. Rien n'est laissé au hasard dès que celui-ci nous apprend à le démystifier : il se gomme d'autant plus que le moi s'efface.

◆

LES POINÇONNEURS D'OS

Rond napperon d'eau, de poussière et de lumière reçue, voici la terre, le vent qui la pousse autour du soleil et ses avenues de frissons. Les froissements sont naturels et les oiseaux, démonstrateurs du pendule bas-haut qui a pour levier l'horizon. Les rocs y ont également le temps de se voir devenir sable. Nous ne soulignerons pas trop l'humain ; il s'y surmaquille aisément, souvent désespérément. À cet égard, la chicorée sauvage, au bord de la route du papillon, s'en révèle autant digne d'intérêt : c'est une image aussi forte et inexplicable que l'effet de l'amour pour les contemplateurs de l'ahurissement, clé des têtes interdites. Allons sans pied, avec l'artifice de la peau, d'une peau, et celui aussi de dépecer l'ombre dont elle se croit précédée. Allons donc en lumière, percer des trous dans nos os pour en sculpter des flûtes, qui n'attendent que le vent pour se faire musique. Or le vent est partout.

◆

La transparence ? Sa clarté et sa légèreté ? Traverse le miroir, l'oiseau est respirable, plus que nos poumons.

IV

La mort est ailleurs

(1991-1992)

Prends le temps de dire merci pour toute la beauté qu'il t'est donné de capter du monde et, si possible, parles-en ou redonne-la selon les moyens dont tu disposes. Sens que ce que tu comprends de la vie, de l'amour ou de la mort, n'est qu'une des infinies façons de les vivre, et que ces bagages, jamais tu ne pourras t'en servir à des fins de pou voir sur les autres : il faudra que tu les laisses ici pour mieux aller où tu t'en vas. Et si tu dois laisser quelques choses ou traces derrière toi, fais-en sorte que ce soit ce que tu aurais aimé avoir trouvé à ton entrée dans ce monde, ou que cela en donne des pistes. Aime, aime de cet amour qui tue la vanité de ta durée sur terre, vanité ou vindicativité de ton incompréhension face à certaines choses d'ici ou d'ailleurs, d'avant ou d'après. Et aime, aime encore jusqu'à l'oubli, l'oubli de croire être, de croire être rien : c'est quand il n'y aura plus rien de toi en toi que l'amour commencera. Mais ce n'est encore là qu'une façon terrestre d'essayer de dire ces choses-là.

◆

Nous sommes rien par rapport au rien – que maintenant nous percevons ainsi – qu'il y a à la fin de notre avenir.

Quelle beauté ou horreur n'est pas illusion ou reflet de notre méprise ?

Je me sens heureux d'être parfois comme le concierge d'une beauté fragile du monde, qui, elle, me fait abandonner toute impression de bonheur ou de malheur – comme si, à ces « instants », je n'existais plus déjà.

◆

Même si l'être est immobile, son ombre bouge et tourne autour de lui ; ce qui ne l'empêchera pas de mourir.

◆

Nu dans les dunes, laisse un peu de cendres dans les sables, prends l'escalier de l'azur et décode l'étrange étoile du matin, en croix occitane sur contrée militaire voilée.

◆

Le temps qu'un nuage passe au-dessus d'une rue, dix mille pensées traversent cent humains. Le soleil revient, ils ne pensent plus à rien.

◆

Les couleurs de la patience sont au moins aussi pures que le jour qui se lève à trente-trois mille pieds dans les airs clairs où l'on ne prend plus la peine de respirer.

◆

Linspir-expir obligation terrestre de commerce aérien.

◆

Ce que tout routier sait des frontières, tout poète devrait le reconnaître à chaque ligne.

◆

Il faut parfois faire ce que l'on n'aime pas pour mieux se laisser convaincre par ce qui nous aime : une lumière peut des fois monter de la terre.

◆

Pour que l'air soit aussi clair, il a fallu que la lumière passe par la pluie hier. Hier où, dos à la vitre glacée et cendres aux pieds ramassées, il restait si peu d'espace entre le vent et la face. Les nuages passent vite dans le temps, les temps effacent vies dans le sang. Les arbres se font ruisseaux de la lune quand les vaches brament au temps des prunes. Ne racle le fond de ta tête, ni ne bâcle le pont de ton cœur, ni ne tabernacle le jonc de ton esprit. Dahlia d'automne, dis-nous là si la laine moutonne parce que la neige chantonne.

◆

L'égalité est un rêve d'apparence pour se donner bonne conscience ; l'amour est une égalité consciente de rêve pour sortir des apparences.

◆

Dans un monde où il faut payer pour pisser, on ne peut écrire je qu'au risque de ne plus se prendre pour un autre.

◆

Il n'y a rien de plus mystérieux que la simplicité pour faire de la vie un art, le seul : l'art de la vie. C'est en croyant exprimer la vie qu'en fait on la désincarne, on la sort d'elle-même. En fait, c'est en vivant qu'on sort le mieux de la vie.

◆

La fatigue a d'abord le caractère de ce qui nous fausse ou nous révèle.

◆

On n'est pas sérieux quand on est vivant. Il y aurait beaucoup à dire sur le sort des non-rêveurs. Les traces que laissent les feuilles d'automne sur les trottoirs durent plus longtemps que la plupart des poèmes dans le cœur des gens. Le seul poème est toujours illisible puisque c'est lui qui nous invisibilise. L'ange qui nous sépare de là où il nous appelle nous révèle analphabète. Et si j'écris encore, c'est pour épuiser l'unique pauvreté de vivre, notre seule monnaie sur le bord de la poche de la terre. Je ne serai heureux que dans le « malheur » de ne plus être. Cela a toujours été depuis que la vie se voit vivre car le seul ailleurs est l'ici-même. On n'est pas vivant quand on est sérieux.

◆

La souffrance est-elle aussi ce prix humain pour reconnaître la beauté, ce cri surnaturel pour dire merci d'entrer dans l'amour en sortant de la vie ?

◆

Chaque jour est jour du jugement dernier, on le voudrait bien dans le fond, pour ne plus avoir à se faire une idée ou une autre. On ne continue à dire que pour ne pas se sentir dépassé. On ne parle que pour se montrer au courant du fluide de la vie, que pour s'y croire au milieu ou s'en vouloir indifférent, détaché, sculpteur ou maître.

Ne me dis pas ce qu'est, ce que serait le bonheur si tu ne l'es pas déjà. Et si tu l'es vraiment, je ne crois pas que tu ressentirais le besoin d'en parler. Je ne crois pas – limite de mon honnêteté, frontière de ma petite conscience, ou alors j'habite et suis habité et donc je n'ai plus besoin de croire ou pas.

Tout être qui coïncide avec, dans et par n'a pas besoin de conscience. Il est et jour et nuit et autre inconcevable. L'imagination est une maladie et un remède, de et à la volonté. Et chaque guerrier n'est gagnant que parce qu'il a déjà tout perdu.

◆

Il y a encore des bunkers sur la plage. Demain nous irons nus contre les vagues qui nous ramèneront sous les pins, dans le vent et la lavande. La liberté apparaît comme une photo que nous ne regrettons même pas de ne pas prendre.

◆

Oui, je parle la bouche pleine de soleil liquéfié. Je ne me tais pas tout à fait. Je suis un chameau carbonique qui passe devant des pyramides gazeuses et qui plus est, carrées. Mais je passe aussi et encore pour un homme et un homme a bien souvent des devoirs que l'amour ne reconnaît pas. Alors l'homme oublie la plupart de ses leçons et va se chercher un maître, non dans l'oubli, mais vers ce qu'il y a avant ses couvertures, ses peaux et ses chiffres. Alors, un sourire qu'on ne voit pas enlève les paupières des lèvres pour dérecroqueviller l'œil du silence. Parfait est un seul vocable, imprononçable.

◆

Toute vie ne pleure pas, même si elle vit.

Il faut avoir aimé beaucoup pour commencer à ne plus aimer aimer, mais aimer. Aimer c'est simple comme la nuit : on y voit plus loin dans l'univers. (C'est à cause de ça que je n'aime pas dormir quand c'est le temps.) Et voir plus loin c'est non seulement voir de plus près ce avec quoi on coïncide, mais également n'avoir plus besoin de voir, donc n'avoir plus besoin de constater une distance entre soi et le monde. Et que s'abolisse la nostalgie issue de la séparation ; et que s'efface l'illusion de l'isolement ; et que se démente la solitude de dieu par l'éloge de notre disparition de l'espace.

Pourquoi toute mort ne rit-elle pas, puisqu'elle meurt ?

◆

Nous nous croisons si vite les uns les autres. Le secret des gens, de chacun de nous, est dans cette fuite ou non devant la fuite du temps. Mais le temps ne fuit pas, on ne le répétera jamais assez. Même que le temps n'existe pas. Sauf pour le corps et tout ce qui en nous s'y colle. Le corps, les corps de ce monde, qui nous traversent pendant que nous le traversons. Et on ne peut pas souvent voir tout ce qui nous traverse et tout ce que nous traversons. Pour ainsi dire presque jamais, parce que ça ne dépend pas tout à fait de nos yeux : ils sont des bonbons qui, sans les palais de la lumière, ne seraient pas appréciés.

Imaginez une panne du soleil, qu'il fasse la grève ou qu'il soit fatigué de tout le temps brûler. Déjà on marcherait moins vite, on s'arrêterait plus souvent, histoire de prendre des nouvelles de la lumière, de parler de la neige et de l'ancien temps, et de s'éclairer de nos lanternes mutuellement. Et puis, à force de la vouloir, et d'oublier de la vouloir, la lumière reviendrait : une lumière qu'on n'avait jamais vue, une lumière sans date, une lumière sans temps, une lumière donc où l'oubli est impossible et la mémoire inutile. Il n'y aurait plus de corps isolés, fous, courant dans tous les sens, puisque tous les corps seraient, sans temps pour s'incarner, devenus des croisements sans fin de lumière.

Et maintenant je vous dis, sous le soleil encore là, que ce n'est pas de l'imagination, que vous n'avez pas besoin de le supposer pour que ce soit. On ne devine pas ce qui est en n'étant pas. On ne l'invente pas non plus. On est peut-être même une invention. La montre sait-elle qui l'a construite ? Il y a bien des questions que l'on ne sait même pas questions. Et déjà, si on était seulement des réponses, sans rien savoir de l'idée ou du mot réponse. N'avez-vous jamais envié un arbre, un oiseau ou le soleil ? Oui ? Hé bien, c'est foutu, c'est trop tard. Ou trop tôt.

◆

J'envoie des lettres par le ciel parce que nous sommes plus nombreux que notre solitude. Je suis heureux de vieillir à chaque novembre parce que les arbres laissent voir plus de ciel. J'aime à croire que le ciel est une feuille du soleil pour que chaque œil y récrive le simple simple silence. Un secret commun à tous les vides nous rappelle vers l'oiseau.

◆

C'est par la beauté, qui nous traverse à chaque instant et qui se reconnaît partout chez elle, que tout peut s'oublier devant l'inoubliable.

◆

Un mystique : « Qu'importe la venue et le départ puisque le fruit libre qu'est l'oiseau chante le temps qui l'avale sans savoir ce qu'est le temps et ce qu'est le chant. »

◆

La culture demeure l'imaginaire de nos instincts oubliés.

◆

Il ne faut pas avoir peur des mots, ils ne savent pas ce qu'ils disent, ils sont innocents. La neige ignore tout de sa blancheur : c'est pour ça qu'elle est si parfaitement blanche. Les mots sont comme elle, des flocons, qu'on se plaît à colorier de toutes les couleurs. Mais regardez bien un mot, dans le blanc de ses sens, ou prenez-le par les doigts de ses lettres et vous revoilà enfant, prêt à habiller le silence d'où l'on vient et où l'on va. Parler, c'est souffler sur le silence comme on souffle sur des braises pour raviver un feu. Le silence est une flamme au cœur du mystère, au centre de la bougie de notre corps. Devant cela, les mots se taisent d'eux-mêmes, de la même façon que l'on ne meurt que de soi. La mort, un mot. La peur, un peu. La science, un silence.

◆

Un homme se lève, un vent d'ouest se lève. L'homme est déjà dépassé par lui, par sa vitesse. Nulle explication de clairement utile à cela. Le ciel fume ses poumons, beaucoup d'oiseaux ont changé de quartier et les paysages se schématisent. L'homme voit ses yeux comme les moignons ronds de branches invisibles coupées. Les images se simplifient jusqu'à l'air, qui respire l'oiseau restant. Un frisson d'eau sculpte la neige car tout ce qui se détache s'allège du prouvable. Cette planète est une terre de contacts où la liberté devient le lien suprême, le dernier et le premier. À qui croyez vous que le soleil dise *ralentissez ?* Toute matière est une nuée d'éléments combinés et l'automne est une bonne saison pour se laisser réfléchir par cela. Aussi le vent s'occupe des branches inutiles : certaines retournent en terre, d'autres passent au feu en faisant de la lumière. Je suis un homme et ne le serai pas tout le temps mais je suis heureux depuis bien avant.

◆

L'azur blanchit quand il nous tire vers le début, disait quelqu'un au prochain solstice du vingt et un. Le poème libère quand il ne délibère pas sur le sens de l'arbre, murmurait l'oiseau qui se penche sur un rond d'eau. Mais chaque aile est une main qui écrit dans l'air son effacement dans le vide qui la soutient, car matière et antimatière ne disparaissent et ne naissent qu'en cœur de lumière.

◆

Beauté et perfection sont des mots qui ne veulent rien dire, qui ne veulent rien dès qu'elles sont.

◆

Un dimanche après-midi, je regarde par la fenêtre une neige tomber. Je ne suis avec personne, je ne suis pas seul. Je suis le jardin qui reçoit ce blanc. Un peu plus tard, le soir glisse sur la ville mais aucune lumière n'arrive à faire fondre celle des flocons au fond de moi. La pureté est la plus douce des meurtrières.

◆

On force le destin jusqu'à ce qu'il nous enjoigne de ne plus le forcer. Il nous commande à distance tant que nous gardons nos distances mais il n'est aucune distance qui soit infranchissable, mis à part le regret et l'ambition.

◆

L'œil d'un peintre traverse d'abord sa toile avant de laisser sa main donner ce par quoi il a été vu.

◆

Être rien est le cadeau le plus près de tout invisible. Mais la nuit me lève pour aller vers cet ici. Orion et Cassiopée m'ont traversé avant le soleil : ce sont toujours les musiques les plus murmurées qui m'ont tué les premières dans les peurs de vivre. Mourir appelle toujours la meilleure perfection en soi. Alors je tremble comme aucun voleur n'a tremblé car je suis volé d'avance par la beauté – comment pourrais-je vouloir la voir puisqu'elle m'a voulu avant même la lune ?

◆

La peur de la mort juge toujours de la part vraie en nous, car rien ne disparaîtra, sauf les apparences, qui ont l'air d'être tout.

◆

On ne chasse plus les oiseaux quand on n'a qu'une plume pour traverser la vie.

◆

Il n'y a pas d'autre vraie vie que celle que tu vis, même si elle n'est que la vie d'un point de l'univers. Ce point se troue jusqu'à sa circonférence avalée : vide ouvert qu'on ne peut plus situer dans le temps, comme une goutte d'œil qui tombe dans l'eau d'un monde fait juste par les larmes du soleil.

Il n'y a pas d'autre vie qui vaille celle qui te travaille et te bâille : la terre est une bouche avide que tu quitteras par le vide et en lui laissant la dent creuse de ton corps.

Il n'y a d'autre que le même ignoré.

Et le pire ne peut que purifier le déjà pur.

◆

L'amour est un rêve dont les seuls miroirs de chair (qu'ont souvent l'air d'être les autruis) ne peuvent te réveiller. Le premier miroir à traverser a été, est et sera cette illusion flottante, vaguant entre satisfactions et déchirures, qu'on présente aux autres comme étant soi-même. Car dans la nuit des rois qui ont pris pour étoile la lune noire de leur neurobiochimie, personne (ou peu s'en faut) ne pensera à voir celles et ceux, portés par l'Art, l'Amour et le Sens, comme les filles et les fils de la mort suicidée.

◆

L'hiver livre son œuvre blanche, écrite pour que les yeux se laissent lire comme un livre libre et muet. L'écriture des flocons sur les tranches des rues et les marges des jardins redonnent le vertige du premier don : le simple est ce qui voltige entre ciel et terre, entre soleil et lune, entre astres et désastres. Et, pour qui est passé dans les tripes d'un astre, le feu n'est pas un désastre puisqu'il amène le blanc par atomisation. Si la couleur forme, le blanc informe en virginisant. Du reste, fixez un flocon, ne serait-ce que pour revoir l'étoile sculptée par la lumière d'un seul jour.

◆

La mémoire des jours est une armure dont on se sert pour se protéger de la nudité des étoiles. Je crois qu'on ne peut rien oublier tant qu'on ne s'est pas souvenu de tout. Justement, n'écrit-on pas pour pouvoir oublier tout ce que la mémoire a écrit en nous comme, finalement, l'on ne vit que pour bien se convaincre de ne plus vouloir vivre ?

Par l'oreille et puis l'œil entrent les mots, par la bouche et puis la main sortent les mots. Par le nez entre et sort le ciel : aucun arbre n'est dur de la feuille même si souvent il respire ce que nous expirons.

La poésie est la fleur entre les feuilles et le fruit. Pourquoi écrire si nous ne savons pas lire ? Comment mourir si nous ne sommes pas ?

◆

Les oiseaux qui ne dorment pas savent que la peau est une paupière percée et que les étoiles ont des cils.

◆

La modernité n'est qu'une façon de se croire de son siècle, d'être aimé de son temps mais l'amour, qui traverse les millénaires, n'accorde un merci à la forme que pour son utilité de transport, au service du fond et du profond sans plafond.

◆

Il neige sur les banquises du trottoir, des pingouins bleus passent sous des parapluies : à quoi ressemblent les fleurs du « soleiller » sur lequel a poussé une orange vide ?

◆

D'un cailloutis à la mouche à feu, des algues bleues aux fous de Bassan, je vois un autre chemin parallèle : si l'enfant sort des eaux de sa mère pour venir respirer sur terre, l'agonisant sort de l'air de sa terre pour survenir à l'âtre des temps.

◆

Ce frisson passant qui n'est pas d'un printemps mais de toutes les saisons, cette feuille d'automne vibrante encore accrochée à son arbre en avril, ce goéland gueulant haut tout près du blanc d'un nuage, tout cela et même moins fait de nous tous des relais éventés, s'inventant entre le peu que l'on a cru reconnaître et le rien dont nous croyons qu'il nous reconnaîtra.

◆

Ce n'est pas parce que le jour bleuit dehors que le fond de nos yeux n'a pas pour autant jamais connu le ciel.

Ce n'est pas parce que la passion est une déchirure spectaculaire dans les rideaux tirés de nos jours que nous n'avons jamais déjà flotté dans le calme béant des grands vides intergalactiques. Ce n'est pas forcément parce qu'il y a un matin que nous sommes debout.

◆

Quand un chat va, il sait toujours où il va, surtout parce qu'il ne sait pas ce qu'il est et il en est bien. Et quand il est où il a voulu, il ne sait pas où il est parce qu'il y est.

◆

Le papillon dans mon dos fait de tout le ciel une aile.

◆

Et le traducteur de nuages dit : « on ne suspend les corps de vie que par des ficelles de feu remontant tout ce qu'il pleut. »

◆

Dieu est bleu mais ce ne sont que mes yeux qui parlent ; or je n'en crois pas toujours mes yeux quand je me tais. Aujourd'hui, il y avait un grand cercle irisé autour du soleil et c'est alors que je me suis exposé à lui en me disant : un grand œil suffit pour tous les yeux qui ne peuvent le voir en face.

◆

Le désir est d'autant plus fragile qu'il est dépeçable. Un arbre monte et puis suspend ses feuilles ; c'est sa vie à lui d'écrire en l'air qu'il est sur terre. Le désir est d'autant plus désossable qu'il est transparent. Le vent n'a jamais été de l'air qui voulait bouger et l'arbre ne se déplace pas : il marche vers le ciel.

◆

Un homme soûl dans la ruelle : c'est sa liberté solitaire du vendredi soir. En même temps, des oiseaux volent et piaillent sous les étoiles et c'est la même liberté de ne pas savoir l'heure.

◆

Il n'y a que chez les bipèdes habillés où le sentiment devient l'épreuve de la matière. C'est ainsi que l'on se veut toujours plus à l'horizon de soi pour mieux se croire soleil dans les yeux des autres.

◆

Une seule étoile suffit pour faire tous les jours de la terre.

◆

Et le soleil éclaire en chacun aussi loin que nos yeux peuvent voir hors de nous, mais pour cela il faut qu'il nous fasse fermer les paupières.

◆

Qu'est-ce que réussir devant une pierre qui tient dans son poing fermé des millions d'années ? Qu'est-ce que ne pas réussir pour un œil dans le ciel qui a fait rouler toutes pierres ?

◆

Parfois les choses sont plus là que nous. Parce que nous sommes moins ici. Moins là-haut que cette oie solitaire volant contre le vent du sud. Moins roses que la peau de cette fleur coupée depuis une semaine. Moins calmes que ce banc face à un champ. Moins humides que cet air chaud de septembre. Moins prêts à tomber que la pomme. L'homme est une paire de lunettes de soleil qui cherche ses yeux dans la lune.

◆

Toutes les histoires sont dans le ciel. C'est pour ça qu'on peut s'y pencher, pour y reconnaître la sienne, si tant est qu'elle veuille encore signifier quelque chose, quelque chose d'autre qu'une autre simple histoire. Par exemple : supposons que c'est la nuit à la campagne. Vous sortez. Au-dessus d'un grand champ, vous apercevez, s'élevant à l'horizon est, le grand papillon d'Orion. Question : qu'est-ce que vous ressentez ? L'histoire commence et s'arrête là. Quant à moi, je pourrais rajouter que les journées finissent comme elles ont commencé : ce matin, je suis allé devant ce champ et j'y ai vu un papillon jaune. De jour comme de nuit, ce qui vole est fragile, et nous disons « ce qui vole » parce que nous en sommes loin ou incapables. Je dis cela parce que je suis encore vivant.

◆

Oui, je crois bien que l'amour ne peut être vu, entendu ou perçu que par son absence totale, purement naïve et impensée, à la prétention d'être compris, saisi et vécu.

◆

Un jour ou l'autre chaque vie est un journal froissé dans la rue. Les vivants se fixent consciencieusement loin dans leur tête. Un million de bruants se fient aux constellations avant de partir en voyage : c'est écrit dans un journal quelque part. Pardon, je suis encore trop visible. Déchirez cette page, pliez-la en avion et lancez-la au premier enfant qui passera dans la rue.

◆

Il est laid, il voudrait être beau. Il est beau, il voudrait être aimé. Il est aimé, il voudrait du pouvoir. Il a du pouvoir, il voudrait du recul. Il a du recul, il devient cynique. Il est cynique, il voudrait de la fraîcheur. Il est simple, on lui reproche son bonheur.

◆

Tu es un enfant, tu es un homme, tu es un seul. Tu es tout cela par le tuyau d'un corps. Tu travailles au monde en t'y canalisant. La parole y peut très peu : un appui qui bouche souvent le télescope des choses et des arbres. Les oiseaux sont vite oubliés hors des yeux. Seule une mère peut comprendre la nostalgie du vol qu'un être fait pour passer par elle.

V

journal d'un flou

(1992-1993)

Dehors l'herbe est mouillée. C'est le milieu de la nuit et les grillons ne cessent de téléphoner leur noirceur aux étoiles. Je suis un homme parmi cela et la lune, qui arrive sur le balcon, devrait blanchir le tout sans plus tarder.

◆

Disparaître ou transparaître n'est rien d'autre que cesser de paraître.

◆

Des fois les mots dépassent la vie. D'autres fois la vie va plus loin que les mots. Aussi écrire est une façon de réduire la distance entre les deux : autant pousser les mots à la même hauteur ou profondeur que celles de la vie qu'amener la vie jusqu'aux vertiges des mots.

◆

Les nuages se sont effilochés pour fleurir les arbres sans feuille.

◆

Dans des peaux trop grandes d'adultes, les poètes sont des enfants qui ne cessent d'enfanter toute l'enfance douillette ou violente qui n'a pu les mettre aux mondes. Ils disent ce qu'ils n'ont pas pu dire alors – ils n'avaient ni l'amour ni les mots, ni l'amour des mots – pour les temps où ils ne pourront plus rien dire. Ils disent, mais en ce monde ça ne passe pas ou si peu, comme des silences gênants, comme ces silences entre grandes personnes, comme ce silence qu'il y a en chaque être entre sa naissance et maintenant, entre main tenant et sa mort, entre avant sa naissance et après sa mort.

La vie nous met entre ses parenthèses comme trois points de suspension : naître, aimer, mourir. Quelques poètes renversent ces parenthèses pour suggérer que la vie, à certains instants, peut s'échapper de l'écorce des corps, de l'écorce dans laquelle nos perceptions ont enfermé les univers dans un seul univers. Et si les parenthèses s'annulent, c'est pour laisser place à toutes les places. Cette intime vibration, libérée de l'univers fermé, fait qu'un poète ne cherchera ni ne pourra jamais chercher vraiment sa place au soleil, au gris de l'époque et dans les machicoulis de nos sociétés.

Un enfant est toujours plus près de la place sans place d'avant la naissance que n'importe quel adulte. C'est ainsi que sur cette planète c'est sur tout l'enfance qui peut nous rappeler à l'amour et nous y projeter, souvent par le manque évident d'amour. Sur cette petite poire de matière où nous passons, c'est surtout l'amour qui permet et repermet l'enfance, l'enfance de l'art, l'enfance de l'art du poème.

◆

Je marche sur le trottoir, je crois voir un crayon à mine, je m'arrête pour le ramasser, mais ce n'est qu'une paille : je me sens un homme-quenouille entre le ruisseau humain et le vent d'au-dessus.

◆

Je ne me suis pas assez quitté : comment saurais-je que je suis arrivé ?

◆

Regardez la neige qui tombe, les mots nous mangent, on ne veut pas être des passés. Quand le désespoir finit par sourire, le savoir du silence commence à nous reconnaître. C'est tendre parce que c'est toujours. Quitter les malles de la matière nous propose le voyage de tout ce qui est malléable.

La maison du plus relatif n'a pas de chapeau. Et si tu n'as pas connu la faim, le froid, la douleur, comment peux-tu croire au bonheur de mourir ? La mort est aussi une vocation de flocon, une preuve écrite à l'encre invisible de l'eau et qui donnera à boire à la nuit de la terre. Le temps des mains n'est pas fini. Il y a encore beaucoup de crânes à faire fleurir en nénuphars. Parce que les fleurs sont aussi des radars pour les étoiles. Ce sont des choses que la lumière lit, pour parler aux yeux.

◆

Quelqu'une dans le métro : « … la vie est courte… »

Quelqu'un sur la montagne : « … la vie est longue… »

◆

Si la vie est trop ou pas assez, c'est qu'on n'est peut-être pas assez ou trop. Si la vie est trop ceci ou pas assez cela, c'est qu'on est peut-être trop ceci ou pas assez cela. Or comment s'en prendre à la vie si ce n'est qu'en se sentant soustrait d'elle. On l'appelle la vie mais ce n'est jamais que celle que l'on vit. Et que veut-on d'elle si ce n'est que ce qu'elle ne nous donne pas. Reste qu'on ne peut pas plus dire « la vie est ce qu'on en fait » que « la vie est ce qu'elle nous fait ». Et l'on va de l'un à l'autre, comme un enfant sur une balançoire qui ne répond jamais à la question « je joue ou je suis un jouet ? »

◆

Cette vie n'est une ville que pour ceux qui acceptent le jeu des couloirs et des rues. Accepter ses règles et tiroirs c'est ne pas les voir ou ne plus les voir. Comme on ne voit pas nos corps, nos vies comme des parties, des infimes parties, chacun grouille pour trouver une poignée à son destin. On peut comprendre cela et continuer dans le décor, dans le tableau, mais aucune représentation n'est définitive ; il y a beaucoup d'images.

J'ai toujours beaucoup marché, mais vient un soir, un matin où le cœur et l'âme disent au corps : « tu es toujours sous le ciel et les pigeons, et puis ? » Je quitterai cette feuille comme on sort d'une pièce, pour aller vers la paix sans jour ni nuit, sans massacre ni culpabilisation. Le monde contient assez d'écritures pour qu'on puisse désirer devenir analphabète dans un autre monde. Car à quoi sert-il de lire si l'on est hors vie, hors cadre ?

Et je volerai si j'ai à voler : suffit de ne plus être rien.

◆

Entre le cercle d'une table et le trapèze du ciel, un œil passe en bleuissant du papier : une aube arrive, avec son encre plus bleue que bleu, et efface tous les blancs entre les lettres.

◆

On ne peut regarder les autres et le monde avec sa seule conscience sans, à un moment donné, se leurrer sur leur compte. On ne peut regarder la vie extérieure qu'avec les yeux et les yeux sont bons s'ils nous permettent de voir la beauté. Déjà là ce ne sont plus seulement les yeux. La conscience est le regard d'une âme pour elle seule. L'esprit est la vision de toutes les âmes libérées de leurs prisons, de leurs peurs et de leurs individualités. Dès lors on peut rouvrir les yeux sur le monde, s'il nous en reste et que nous n'ayons plus peur du feu.

◆

La soif a blanchi beaucoup de bouches. Le sel sur la peau ne vient pas d'un marchand de sable. Oui, j'ai vu la nuit en plein soleil mais l'eau n'a jamais noirci ce qu'elle touche, sauf depuis que nous voulons aller plus vite que le vent.

◆

Journée blanche et grise, musique lointaine, le jardin a l'air d'une grande plaine. Un étourneau virevolte sous la pluie, la maison est calme, la fureur de faire souffrir, de tuer, de se battre est si loin parfois. Un peu plus et on tendrait un bras vers le ciel pour dissiper les nuages. L'azur est une question d'écran mais aujourd'hui ce gris est feutrant de tendresse. Rien ni personne ne me retient de tomber en amitié avec le bruit des gouttes de pluie. Toute solitude est nulle, passer ne me fait plus peur : on existe si peu que c'en est bon. Vivre ne s'habille plus d'aucun rôle, d'aucun geste sauf celui d'être là.

Le jour s'en va, la terre tourne sa rondeur vers le placard ouvert de l'univers. Tout à l'heure ne veut rien dire. J'écris toujours pour mieux m'effacer devant le mystère du simple. On peut aussi appeler cela la prière du disparaître. Et elle opère si fort qu'elle se résume à un merci.

◆

Plus généralement, disons pour l'instant – histoire d'assumer le temps – que l'humain est une image parfois auto-consciente. Arrêtez l'image, balayez la conscience et il ne reste plus que l'auto, c'est-à-dire le prix de l'existence industrialisée.

◆

La poésie, en tant qu'expérience d'une vie, c'est tenter de déchiffrer, par ce qui est prêté (les mots, le langage et les sens), ce qui ne nous semble nous être donné qu'invisiblement et dans le silence. Mais s'il y a un espace et un temps (des frontières) pour le chemin qui veut aller du visible à l'invisible, il n'est aucun obstacle pour l'invisible quant à ses manifestations dans le visible et même par le visible, et ce, sans que ce dernier puisse réellement ou totalement en être conscient. C'est ce qu'on appelle les signes.

(Les signes : ces lettres et mots d'un langage qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire sauf peut-être celui des symboles dits universels. Mais encore là, le recours aux symboles n'est-il pas l'aveu déguisé d'un manque fondamental de l'humain, manque n'ayant pour seule ressource que la vivification et l'élévation d'un élément [minéral, végétal, animal ou toute combinaison possible entre eux et l'humain] extérieur à lui et qu'il ne peut totalement assujettir à son incurable volonté de pouvoir ?)

Ici, certains malins avanceront qu'on ne voit (que ce soit des signes, des gens, des livres, des films ou des chats-oiseaux), qu'on ne peut voir que ce qui nous intéresse vraiment de voir : signe incontournable de nos lacunes foncières. Ce n'est vrai qu'en partie, c'est-à-dire humainement, car – pour reprendre une phrase paradigme telle que : « la beauté est trop belle pour qu'on l'embellisse » – le manque est trop manquant pour qu'on le manque. On ne voit que ce qu'on veut voir mais aussi on ne voit que ce qu'on peut voir. Et puis, sommes-nous seuls à voir ? Qui peut nous assurer qu'on ne soit pas vu par ce qu'on ne peut voir (mis à part ceux qui se croient seuls à avoir un droit de regard – et de regard définitif – sur le monde) ?

Mais revenons aux signes. Ceux qui les voient comprennent tôt ou tard qu'ils sont eux-mêmes des signes pour d'autres. Car, si l'on voit ce qui nous intrigue, ce que l'on aime, c'est que l'on s'y reconnaît et que l'on en est reconnu par là même.

Alors disparaître n'est que cesser de paraître pour qu'apparaisse l'inapparent. Je dis cela en admettant que s'identifier signifie toujours se joindre à en se rendant identique à, le tout en annihilant notre concrète et sonore identité. Être quelqu'un c'est exister, être c'est non-être : la poésie est un des chemins verticaux tendant à réduire cette différenciation à néant (et je ne m'identifie à la poésie qu'en cela). Il faut le répéter : ce qui nous apparaît nul, zéro ou rien ne nous paraît tel que parce que nous nous croyons quelque chose. Mais dans le regard de l'inapparent, notre apparence n'est que l'ombre de l'inapparent même en nous, lui-même aux confins de la transparence.

◆

Y a-t-il un camp où la peau ne soit pas une tente ?

◆

Le feu brûle par l'air de l'espace qu'il éclaire.

◆

La couleur de l'herbe de vos cils et de vos cheveux vient-elle de ce que vous voyez et pensez ?

◆

Écrire peut relever de cet instinct, soigneusement maquillé, que l'on peut facilement qualifier d'auto-idolâtrie. Qui, à défaut de ne pas être reconnu comme un héros par les autres, n'a jamais été tenté de se bâtir sa propre petite légende ?

◆

Ce que l'on dit ou écrit est si peu important. C'est comme quand on est faible ; on se console en se laissant croire que ce que l'on fait est grand, vital ou nécessaire. Mais cette grandeur, cette vitalité, cette nécessité dépassent rarement notre petit rayon d'action, notre minuscule cercle de vie. Sauf si la confiance inexplicable, que l'on a dans les ressources inconnues et inexplorées de l'humain, nous entraîne hors de nos misères quotidiennes pour nous donner à voir, un peu plus loin que nos mains, la transparence cachée, la liberté d'une vision indulgente pour la pauvreté de nos yeux. C'est ainsi que la vie se déplie, nous dévoilant le plan baptismal de toute mort, généreusement tracé sur toute fleur par laquelle on s'est laissé voir et sur l'aile de tout oiseau par lequel on s'est laissé envoler.

◆

Si souffrir physiquement nous porte à nous projeter vers ce qui pourrait relever d'autre chose que du seul corps – et donc quelque part, essayer de voir ce qu'il pourrait y avoir avant la naissance ou après la mort – on comprend qu'on puisse dire « la santé est la plupart du temps un oubli de l'âme ».

◆

Par l'épreuve l'âme se forge, pour à son tour devenir elle-même épreuve et puis se résoudre par l'éclosion à l'âme des âmes : l'esprit.

◆

Le soleil est une tortue volante, chaque oiseau un cheveu du vent et chaque œil une montre du soleil.

◆

On ne désire ou on ne critique que ce qui nous échappe : si tous les flocons de neige étaient des morceaux de pain qui tombaient sur celles et ceux qui ont faim, nous serions tous plus naturels.

◆

Depuis la neige, depuis maintenant, depuis ce même maintenant que j'ai déjà vécu auparavant et que je revivrai – puisque c'est le seul maintenant où chaque fois je le reconnais même – je suis prêt à partir, à quitter cette vie. C'est un maintenant où le temps ne peut plus rien retenir, ne veut plus rien espérer à travers moi, car il n'est plus le temps : il ne peut plus s'accrocher à mon incarnation et je pourrais être n'importe quoi, n'importe qui si j'avais encore cette illusion qu'on nomme volonté en moi. Or ce moi ne répond plus à ce que d'habitude j'y crois entendre, comprendre ou surprendre, je ne suis pas autre, cela est tout autre, donc je n'existe plus. L'écrire est impossible et la neige s'est arrêtée de tomber.

◆

Si l'amour est aveugle, le bonheur est-il sourd ?

Qui peut dire sans faillir : « La vie ? c'est par exprès que je la vis » ? Un doute, qui s'est transformé en une subtile peine ou se maquille en une élégante ironie, ne peut manquer de traverser quiconque a accepté – ne serait-ce qu'une seule fois – de se voir en face. La futilité de ce que l'on fait ne nous atteint vraiment qu'avec ce que fait de nous le temps. Nul besoin d'ouvrir la bouche pour que notre visage nous parle. Notre visage, et ce qu'il y a derrière.

Rêver c'est permis mais ce n'est que rarissimement accepté (par la vie des autres) comme devant être un visage de la vie ; et accepter ses propres rêves c'est accepter de les porter seul, même si à nos yeux ils nous paraissent plus réels que ce qui nous est présenté comme la réalité. De toute façon la vérité de chacun l'emporte – dans la vie de chacun – sur la réalité dite commune : c'est le secret et le mystère de chaque existence. Et y trouver de la beauté ne dépend pas de notre seul instinct de conservation ; pas plus que cela soit le seul effet de notre piètre volonté.

La beauté est oasis, encouragement et parfois même désespoir quand elle devient une drogue. On peut faire exprès d'y croire mais ce ne sera jamais par exprès qu'elle nous touchera vraiment – par exprès de notre part s'entend. Il y aura toujours quelque chose qui nous échappera ; refuser cela est la signature d'une ignorance vindicative, trépignante et proprement humaine. Seule une autre ignorance peut la faire taire : l'incommensurable et parfaite ignorance universelle. Mais quand une ignorance se tait-elle pour en écouter une autre ?

◆

Le monde est hors de nous tant que nous existons hors de lui.

Comment ne pas se sentir soi-même diminué quand on ne cesse de diminuer le monde qu'on habite ? D'un autre côté, comment ne pas s'en sentir rejeté quand les autres qui l'habitent ne vous y laissent pas de place ? Il y a à peine dix ans je rageais ou riais – selon l'influence du jeu social des autres – quand j'entendais parler de la grandeur et de la beauté de la vie. Je marchais à l'endorphine de la souffrance et, surtout, je ne comprenais pas que la vie puisse être grande sans que je le fusse également : orgueil de jeunesse d'autant plus exacerbé que la moindre joliesse de la journée faisait ressortir mon impuissance d'y participer. Je sentais déjà toute une beauté du monde qui avait existé avant moi, qui était là sans moi et qui sûrement continuerait après moi. Mais comme mon ambition ne m'accordait, par dépit, que le droit d'être transtemporel – si ce n'est intemporel – je la niais ou la désavouais, cette beauté.

La vie peut être grande et belle sans nous : c'est dur à avaler tant qu'une lucidité simple ne nous a pas fait voir que chaque pierre, chaque arbre, chaque chien ou humain a un jour son heure de gloire sous la lumière du soleil, de la lune ou des étoiles. Heure solitaire souvent car, vue de l'extérieur et de la petitesse humaine, la gloire ne se partage que peu. Mais il est une gloire anonyme, naturelle et universelle qui se fiche de la nature et de l'univers des humains, gloire sans mot et hors sentiment qui n'a pour preuve que la vibration de sa présence sans frontière ni corps.

◆

Un regard par la fenêtre peut suffire : il est évident qu'on ne peut être heureux qu'en dehors du temps ou alors en agissant dans le temps sans rien en attendre, comme s'il n'existait pas.

◆

Je crois à la beauté comme à la souffrance, sans les vouloir mais aussi sans les nier : elles sont sur la route et le chemin passe au milieu d'elles, si nous aussi nous passons. La neige redevient transparente, les arbres rougiront : rien qui ne se dépasse en se transformant. Alors je vis de savoir que je vais mourir, je meurs de ce que je viens de vivre et je nais – sans chercher à savoir si naissance est le mot juste – de bien mourir.

◆

Les ciseaux des jambes et des bras ne découpent plus l'air quand les yeux se vivent planètes d'un système qui n'a jamais été solitaire.

◆

Combien sont les soleils morts de n'avoir fait que lancer leur lumière ?

◆

On appelle les goélands des rats du ciel mais personne ne reconnaît les jardiniers des égouts.

◆

Il arrive parfois que l'on quitte le dessous des nuages ou que l'on traverse la rivière la plus près de nos yeux. Notre premier geste est souvent de regarder d'où l'on vient. En bas ou de l'autre côté. Ce n'est plus seulement un autre espace mais aussi un autre temps. Et si l'on croit comprendre que vivre c'est bouger, on devine que mourir c'est changer d'œil pour voir que l'autre pôle de chaque regard part d'un arbre, d'un oiseau ou d'une étoile réincarnée : notre plus proche amour.

◆

Un soir au parc, l'usure. La lourdeur de la matière, cet avion qui se traîne dans le ciel, la fumée de l'incinérateur, les autos qui vont dans tous les sens, les bruits de l'impatience humaine, la fatigue d'être au milieu de tout ça, bref, la pesanteur de l'époque, qui nous fait dire avec soulagement : de toute façon, faudra quitter tout ça, l'attachement aux babioles comme nos rapports aux autres. L'érosion des veines atteint le boulevard des os et, que ce soit sur une plage d'agates, sur une banquise de manchots, dans un désert fourmillant de mines, dans un cachot pourri ou seul, propre et anonyme, on lèvera les yeux en baissant les paupières, le temps d'un murmure à peine audible : « Il est temps de passer à autre chose, bonne continuation à toutes celles et à tous ceux qui se poursuivent. »

◆

Le ciel est vert, il crache des pois chiches. Les nuages rotent, les tulipes se referment, le temps digère les humains. Seules des fleurs artificielles ne bronchent pas, deux pigeons attendent sous un balcon. Il y a place pour beaucoup de choses en l'air, l'œil n'est jamais habitué et ce que dit la perruche n'inquiète pas les moineaux.

◆

Tout est possible quand rien de ce que l'on peut percevoir n'est absolu.

◆

La petite roche sur laquelle nos pieds font les yo-yo.

◆

On ne sait compter, on ne peut compter qu'à partir de sa nullité. Dès lors on repense à tous ceux qui conseillent : «… dans la vie, on ne peut compter que sur soi-même ».

◆

Quand un marronnier éclaire votre trottoir, découpez des ailes dans votre mémoire et, si vous voyez la lumière pleuvoir, c'est que le parfum du lilas est un miroir.

◆

En musique comme en n'importe quoi, les instants de grâce coïncident toujours avec une immobilité insaisissable.

◆

Autre phrase-paradigme que ce vieux proverbe malgache : « Un mort n'est jamais mort tant qu'un vivant se souvient de lui. » En effet on peut tout aussi justement dire : un vivant n'est jamais vivant tant qu'un mort se souvient de lui. Ou : un amour n'est jamais amour tant qu'un non-amour se souvient de lui. Ou encore : un rien n'est jamais rien tant qu'un tout se souvient de lui.

◆

Une des rares images que j'emporterai de la terre sera celle du ciel.

◆

La poésie qui se sert des mots est poésie quand elle nous les fait oublier.

◆

Il faut être fort pour accepter que le malheur des autres pointe nos faiblesses. Alors il est toujours doux de fuir, de partir s'allonger sur une forêt de trèfles, pour entendre les enfants jouer une balle contre le crépuscule. Puis, remonter une rue rien que pour le plaisir de sentir des tilleuls en fleurs. Et s'arrêter, fermer les yeux comme si on pouvait dis paraître illico dans l'exception d'un calme dieu.

◆

En une époque et dans des sociétés qui, paniquant devant le nombre, tendent à essayer de nous faire croire à une égalité de tous, quoi de plus normal que les artistes de la bizarrerie, de la singularité, de l'horreur, de la souffrance obtiennent tant de succès. Ils stigmatisent la solitude, ils élèvent les egos blessés à un niveau idéalisé de l'individualité, ils catharsisent l'isolement par un lyrisme éperdu et désespéré de l'étrangeté. À l'inverse, quoi de plus suspect que celles et ceux parlant de et avec simplicité, fraîcheur et naïveté : ils sont tout de suite classés comme jouant le jeu des pouvoirs. Mais au bout du compte, quoi de plus heurtant que la transparence, car elle laisse autant voir l'inexplicable que le banal de chaque chose, de chaque vie, de la terre et du ciel mélangés.

◆

Quand le malheur parle, il dit parfois « je voudrais que la pluie soit pas trempe », mais peut-on oublier la soif naturelle des églantiers de fleurir ?

◆

Écrire – écrire de la poésie – c'est s'excuser d'être en avance sur la parole, par le silence des mots qui l'ont précédée.

◆

Leçon de l'aube : une étoile dissout toutes les étoiles.

◆

Les poètes sont des morts avant-gardistes qui, en naissant, refusent de mourir à tout l'incroyable qu'on a tous vu en dehors de la vie : cet incroyable invisible de la vie dont nous sommes tous si nostalgiques qu'il faut voir en lui une des principales raisons à nos souffrances d'être vivants.

VI

Luz, pax und zeit

(1993-1995)

J'ai mis une pensée dans un verre, je l'ai bue et j'ai goûté à la mère de la couleur. C'était l'eau, depuis qu'il y a la terre. L'eau m'a dit : « Ne noie pas les yeux que sont les mots dans les paupières de trop de livres. » C'est ainsi que j'attends que les feuilles tombent des arbres, qu'elles se détachent du livre des saisons et que parfois elles viennent retracer les lignes de mes mains.

◆

Voir un oiseau et mourir : l'oiseau est certitude mais le vol est confiance.

◆

Le vent nous traverse parce qu'on est du vent. Si on a froid, c'est qu'il nous manque du feu en dedans ; si on a chaud, c'est qu'on n'aère pas assez. Et si on ne sent rien, c'est qu'on a un corps. Ou plutôt qu'un corps nous a.

◆

Être ou aimer vraiment c'est ne tenir à personne ni à rien.

◆

C'est précisément parce que le monde nous a que nous ne voulons pas être.

◆

Plus on est sensible, plus on a de défenses ; plus on a de défenses, moins on peut aimer la vie.

◆

Ce qui est valable un temps ne l'est pas à un autre, juste ce qu'il faut pour douter de ce que nous misons dans le temps.

◆

Les émotions sont les écureuils de la mémoire, et les sentiments, des noix qu'ils y cachent.

◆

L'humain est capable de faire d'une plante un alcool, le ciel peut faire d'un humain une vapeur de dieu.

◆

Il y a un ordre : notre nuit le sait, la lumière le défait.

◆

C'est toujours dans le jardin que ça se passe mais c'est toujours par en dehors du jardin qu'on est dépassé.

◆

Je rencontre le matin dans un étourneau, le ciel trouve deux yeux. S'il n'y avait que cet instant, il y aurait tout. Mais l'oiseau n'est pas toujours où nous sommes et. le temps nous dilue si nous ne sommes pas son oiseau, une de ses pierres émues de voler vers sa désintégration. Le soleil chauffe alors jusqu'à nos faces cachées, où la place est totale pour que brille l'étoile du vide, cette étoile éclairée aigûment par le chant de l'étourneau : il ne fait plus de doute que les corps soient des nuages.

◆

On ne s'accepte jamais tout à fait en tant que machine biologique, pas plus qu'on ne peut se donner toute l'illusion d'être exception : voilà notre terrain de jeu. Dont on rit pour s'en défendre et par lequel on pleure si on veut trop y jouer.

◆

Une goutte d'azur allège le poids de toutes les étoiles d'où elle vient.

◆

Écrire pour libérer ce qu'il y a de plomb ou de papillon dans les mots, ça ne peut se décider de la nuit au lendemain. Aucun malheur n'est désirable, aucun bonheur n'est méprisable. Et s'approcher de l'indicible, c'est s'éloigner des qualificatifs. Comme toucher au vide, c'est quitter sa peau, ses papiers et ses plumes.

◆

Les seules gloires possibles : bien avant ou après la solitude, c'est-à-dire avant que l'on entre en soi ou après que l'on se soit complètement quitté soi même.

◆

Les couleurs sont les abeilles de l'œil. L'oiseau est le miroir de l'œil sur la poignée du ciel. La neige est le pollen le plus profond de la lumière.

◆

Là où il y a beaucoup de livres, il y a aussi beaucoup de souffrance.

◆

Le soir, quand les fenêtres deviennent les feuilles du ciel, je bois et je bois le bleu. Je reste un enfant assoiffé de lumière fragile. L'enfance est toujours la balance d'une clarté décisive. Si vous donnez à boire à un sapin, donnez-lui de l'eau sucrée et vous serez son nuage préféré.

◆

L'azur pâlissait à vue de lune, une bande de moineaux allumait un grand sapin et on pouvait même sentir l'odeur des prochaines étoiles dans la boulangerie verticale de l'univers.

◆

En somme, nous rêvons tous d'être plus vrais, plus réels que les bouts des autres rêves qui traversent nos vies. En somme, réaliser ses rêves ne serait que jeter de l'ombre sur toute la multiplicité des autres rêves, pourtant aussi légitimes que les nôtres, en affirmant les siens plus pertinents que ceux des autres. C'est souvent cela, ce n'est pas faux de le croire. Demeurent quand même de ces rêves qui font leur force de leur effacement devant les autres rêves, de leur attention à eux, de leur présence sensible à ces autres présences sensibles. Et cette force, souvent perçue de l'extérieur comme une faiblesse, est celle délicate d'une poésie, d'un sens poétique si aigu que jamais il ne se laissera subjuguer par l'arbitraire de certains jugements. C'est ainsi que vibre dans le monde une lucidité sobre et douce qui, devant le spectacle du paradis et de l'enfer mélangés, n'aura jamais la prétention d'en régler l'issue. En somme, tout rêve qui se réalise reste sous la menace de se prendre au sérieux, comme d'ailleurs tout rêve qui ne se réalise pas.

VII

Voir c'est n'avoir jamais su

(1995-1997)

La mer continue d'ouvrir des fenêtres sur le ciel. La mer ne s'arrête pas parce qu'elle touche la caverne d'un cerveau. La mer, ça ne marche pas. La mer démonte, sale, use, polit les pierres jusqu'à ce qu'elles deviennent des yeux.

◆

La matière a ses chemins qui vont plus loin qu'elle, là où les chemins ne sont plus les veines de l'inquiétude, cette lubie d'aboutir. On ne fait jamais exprès de trouver.

◆

Voir c'est n'avoir jamais su. Vouloir savoir c'est vouloir revoir ce qui ne peut être su qu'au premier coup d'œil.

◆

Il n'y a rien de supérieur si ce n'est ce qui n'attise pas notre soif de pouvoir. Il n'y a rien d'admirable si ce n'est ce qui révèle notre médiocrité, donc notre orgueil blessé de ne pouvoir égaler l'image faussée de ce que nous admirons. Il n'y a rien de beau si ce n'est notre volonté de changer notre laideur. Il n'y a rien de désespéré si ce n'est notre entêtement à ne pas reconnaître notre propre misère, donc à s'y complaire.

◆

Le vrai rien ne se glorifie de rien de vrai.

◆

La mort n'a peur que d'une seule chose : c'est qu'on la tue avant qu'elle croie nous exécuter. La mort c'est notre peur de vivre notre vie, notre matière et notre fabulant rien.

◆

Je m'invente, personne ne sait jusqu'où et depuis quand, parce que je n'y suis déjà plus.

◆

Le sang n'est qu'un peu d'étoiles liquéfiées, la conscience, un nuage qui s'en élève et qui s'étonne après de pleuvoir. Vivre : s'étonner de respirer et ne pas s'étonner d'en mourir. Et retourner aux étoiles.

◆

Ne sois plus ce que tu crois être et tout se croira être par toi-sans-toi.

◆

Et le destin avait voulu, cette nuit-là, que je m'endorme sans m'être lavé les dents, simplement parce que toute la journée une impression s'était faite obsédante : je ne mordais pas la vie à pleines dents.

◆

L'effacement va vers la disparition de la même façon que le plaisir cherche l'orgasme.

◆

Zéro heure c'est l'aube ou en tout cas l'heure où l'on ne peut que se lever pour faire face à notre nuit.

◆

Sortez de vos grottes de *last-calls,* oubliez vos obligations de hargne, marchez à hauteur de nuages et abandonnez votre tête au soleil, car une nuit ou l'autre il faut se sevrer de la Voie lactée.

◆

Le poème est avant tout une nécessité individuelle au sein d'une agonie collective.

◆

Le nombre favorise le brouillard en oubliant les os de ses chiffres.

◆

Capter la lumière et la redonner : c'est l'œuvre d'art la plus fragile, la plus audacieuse et la plus inconnue. Parce que, quand on le fait vraiment, on ne le sait pas qu'on le fait. Parce que ça nous dépasse. Parce qu'on ne peut pas le forcer, le vouloir, le calculer. Il ne s'agit pas de bons sentiments, il ne s'agit pas de vœux pieux, il ne s'agit pas d'un instant au hasard des éternités : il en va d'une vie, pleine de se vider là, sereinement sans importance, avec le doux sourire incompréhensible de ceux pour qui le gain ou la perte sont des jouets naïfs du passé. On se fait même bousculer, chahuter pour cette innocence inchoisie et, à la limite, déplacée parce que presque immobile, dans un monde qui se fait fort d'aller vite vers sa fin. Or ce que nous avons à vivre est sans fin puisque nous sommes déjà morts, puisque nous ne tenons plus à compter. Les buts appartiennent à ceux qui cherchent la vie. La vie n'appartient à personne.

◆

Une écriture complètement dégagée de l'arrière idée de vouloir se faire aimer ou haïr est une écriture libérée de toute littérature.

◆

Une branche coupée me fait un clin d'œil.

◆

La souveraineté : conscience dépassée de sa propre liberté, de sa propre nullité.

◆

Un ange mange des ailes de poulets pour relaxer ses hormones célestes et un enfant dit qu'il n'a pas peur de la mort si personne ne le tue comme à la télé.

◆

à J. S. H.

Les musiques visitant les origines, celles des peurs ou des envols, nous reconnaissent tout de suite. Nous, les fixeurs de plafonds ; nous, les repasseurs de voûtes ; nous, les convexeurs de ciels. Nous sommes creusés par l'espace, vers des hyperespaces où l'amour a remplacé le temps. Car le temps étant un poumon, il y a toujours des expirés et des inspirés. Qui sommes-nous pour ne plus être ? Nous sommes les origines de ce qui n'est pas, les mains coupées de boire la pluie à même les nuages. Et le vide nous offre le sandwich de l'azur, mais pas de bouche. Restent l'œil, l'amande, l'enfance et ses arrêts d'autobus. Parce qu'encore, ce qui n'est pas, ne peut flancher.

◆

La nuit ne dort pas pendant que l'on rêve. Le jour travaille à autre chose pendant que l'on vit. La poésie n'est pas là pour expliquer nos absences. Peut-être la moue d'une enfance qui n'est plus le peut. On n'échappe pas à la grimace, au masque, à l'orange et à la disparition. On peut plonger dans la flamme d'une chandelle jusqu'au secret des pyramides car plus on s'élève, plus le corps diminue. C'est ce qu'on ne voit pas, au-dessus de tout sommet, qui maintient les précipices des idées.

◆

Le chien qui n'a pas peur du soleil est transparent. La force du mot chien tient dans son bruit d'os. Avoir le sens de la poussière donne des ailes à la disparition et les canines sont vaporeuses dans la purée finale.

◆

Quand je lis tout ce qui s'écrit, je vois tout ce qui ne se vit pas. Quand je vois tout ce qui se vit, je me demande ce qu'on en retiendra dans cinq minutes. L'immédiat est animal sans l'idée de la mort. Écrire c'est libérer l'amour pur de la vie pour ne plus avoir à l'écrire. Et ne plus écrire c'est s'effacer de tous les yeux, juste pour voir, s'il y a justesse.

◆

Le soleil est sur la table. Avoir le ventre plein ne veut pas dire qu'on comprend plus ou mieux. La terre serait un paradis depuis longtemps. Mais le soleil glisse dans le chant de la grive : je n'ai plus faim de l'humain. Le temps grimpe jusqu'à ma mort et je sais mon amour qui dort. Qui se repose d'avoir couru à se découvrir déjà là.

La salutation au soleil couchant prépare à toutes les autres étoiles. Le ciel sera bientôt nu. La pureté d'un crépuscule annonce la pauvreté de la nuit. Je suis pointé par le doigt du tunnel. Le zeste d'une épluchure de soleil à l'horizon sera notre eau pour la traversée des étoiles. Nous sommes les chameaux des yeux nocturnes. Nous savons que le jour est l'ongle d'un éclair et que l'amour monte en poudre de foudre, du roc au velours des nuages. Nous dormons au-dessus d'eux. Nous faisons semblant, car l'immobilité n'est un piège que pour ceux qui ne rêvent pas par leurs pieds.

Avant de partir, sachez ceci : le bleu d'avant la nuit est tendre tendre d'une tendresse dont les yeux sont seuls capables. Il vous faudra comprendre ceci à la lueur de la cire brûlante de vos lèvres. C'est alors que les pupilles des étoiles vous réveilleront de votre image de la mort. Le vent de la vie cessera et vous pisserez tout le cidre de votre sentimentalité originelle.

Bien sûr la lune, au bout de vos bras, n'aura jamais la blancheur de la naïveté, celle de la peau de votre désir. Mais flottez-vous, dans le froid du blanc, et vous saliverez la transparence.

Toutes ces voix ont vu écrit pigeon sur mon front. Il est si rare que l'on rie quand le soleil nous mange.

◆

Nous aurons vu les étoiles qui nous avaient prévus avant nous. Cela sera toujours ça de perdu. De bonne grâce d'ailleurs. Nous aurons été de bons petits bonsaïs, clopin-clopant mais marchant. Le nombril en fleur de fraisier. De quartier de fruit en puits de sciences. Pour le simple velours de ne plus vouloir s'estampiller animal de service. L'éblouissement alors ne serait opérant qu'à partir du moment où la fête n'est plus possible. Bien après que le rire ait remplacé l'inexplicabilité entière de notre désœuvrement. Le temps nous passera avant que ça nous surprenne. Il n'y a déjà pourtant plus personne, ici, pour nous fermer les yeux. Aubuscule, crépusbe, hors-verbe, voilà. Singerie astrale abolie et hernie solaire dissoute. Jamais jardin ne fut plus toujours, piège mieux piégé et amour sans tri.

◆

Friable à l'air libre, dispersable au vent du jour, je rumine les empreintes du vol des oiseaux, je me purge à des fleurs disparues ou prochaines. On appelle ça aussi : être dépassé par l'avenir improbable. Ne pas en mourir m'inquiéterait, on ne peut vexer l'univers qui nous traverse sans se contredire. L'éternité est un entre-temps entre la question que nous pose le temps et l'ennui de vouloir obstinément lui répondre. Qui en veut ? Je vous propose une nouvelle éternité : endormez vos bras, liquidez vos jambes, cramez votre cervelle aux ultraviolets et écoutez les marées basses des peupliers. Vous avez encore des narines ? Léchez les nuages, ils forment des langues moins mortes que notre silence.

◆

Quand les corbeaux se revirent sur le dos pour ne plus voir la misère qu'il y a en dessous.

◆

Les nuages refusent de se coucher dans le ciel ; ils font une bataille d'oreillers et nous font rêver que tout cela n'est pas un cauchemar : il neige.

◆

Ouvrir un livre c'est mettre ses ailes en action.

◆

L'antichambre de l'œil n'est pas le cerveau mais le ciel.

◆

La marche est une des formes les plus dépouillées (sans poux) de la pensée.

◆

L'échec devient une réussite quand il nous a débarrassés de la hantise de la réussite.

◆

L'alibi d'exister ne dispense personne de la dureté d'être.

◆

Ne vous laissez pas voler la faim qu'ont les jours de vous.

◆

Voilà, je suis nu, la peau m'a montré les os : que voulez-vous faire avec ça ? Un feu, pour la mémoire en poudre du bonheur et les lampadaires s'éteindront un à un sur votre passage.

◆

Les continents sont des nuages sur la pomme aux pépins de feu. Nous restons aveugles de temps ou d'absolu tant que nous ne nous asseyons pas sur la lune pour ne plus y penser.

◆

Même si la fragilité est générale, elle ne commande personne.

◆

Allongés sur des fleurs de pissenlit, face à l'étoile qu'elles copient, mes yeux ne clignent plus.

◆

J'avais la mort en bouche comme potentille argentée, sourire d'harmonica et sauvette musquée.

◆

Un après-midi que tu ne peux plus rien savoir du monde, un héron passe sur la ville et de ses pattes brosse un nuage, pendant qu'une branche de lilas te tient par la main, pour ne pas tomber dans le bleu du ciel béant.

◆

On voit mieux le vent quand on entend les arbres.

◆

L'épervière orangée au centre du gazon est souple comme l'eau du soleil.

◆

J'envie la liberté nulle des oiseaux.

◆

De l'orgueil de le vivre à la jalousie des autres, il n'y a rien de plus dangereux que le bonheur.

◆

Le temps est égal à la vitesse de l'espace à se transformer.

◆

Cet après-midi, au beau milieu du parc Laurier, un goéland porte en écharpe son aile brisée. Au beau milieu. Pour mieux voir le moindre humain périphérique qui s'aviserait de s'approcher un peu trop : ce qui emmerderait au plus bas point son projet inné de mourir tranquille.

◆

Je sais bien que les animaux ne parlent pas mais ils me parlent. Ce matin, du haut du hangar, l'écureuil ne semble pas du tout content que je sois debout de si bonne heure. Il m'engueule et, pour changer de sujet, je lui dis que je ne suis pas content du tour que prend ma vie. Il me répond : qui peut dire « ma vie » d'un bout à l'autre du temps imparti à son être sur terre ?

◆

Pourquoi personne ne parle de ce bonheur étrange que l'on vit parfois quand on croit que l'on a tout vécu, tout dit, tout haï et tout aimé ? Les choses douces, comme celles les plus pénibles, n'ont pas d'arguments.

◆

La vie balaie la vie qui n'est plus en mesure de la supporter.

◆

Un soir de juillet, main dans la main des tilleuls en fleur du parc, où un chien doux attend sagement que son maître ait fini de penser à la solitude.

◆

Je n'ai pas une tête à mains quand une pierre à savon me prend par ses formes noires et me regarde depuis ses 400 millions d'années. Nous sommes déjà ce que nous ne savons pas encore que nous sommes. Les feuilles qui tombent font un bruit de marcheur qui hésite, l'automne nous ramène à l'enfance des épreuves, les fleurs sont les micros du silence de la lumière.

◆

Je sens que je suis rien et je n'en souffre pas. Je ne voudrais pas être quelque chose, je ne veux pas être quelqu'un, car c'est trop souvent être obligé de répondre aux autres de l'image qu'ils s'en font.

L'âme clairement vide est tout autre : elle m'épargne d'exister, me garde de tourbillonner, m'empêche de bâcler un sourire, me sauve d'être forcé de parler, m'économise d'écrire, me révèle à l'amour libéré de se prouver ou de se justifier.

L'âme vide, je sais que je ne sais pas écrire et c'est rassurant. Une impuissance sereine qui laisse au monde sa propre puissance de s'écrire lui-même et donc de nous écrire aussi dans le même élan. De nous écrire ou de nous raturer ou de nous effacer. Que savons-nous de l'encre de notre sang si ce n'est qu'elle n'est pas indélébile. Elle peut, un temps, écrire ce qu'elle est dans ce qui est, mais de tout ce qui est, qu'en restera-t-il dans tout ce qui sera ?

Non, je n'écris pas pour être, j'écris pour ne plus écrire. Comme je fume pour ne plus fumer, comme je vis pour ne plus vivre.

◆

Là où finit la terre, notre langue est simple. En cela la vie se rapproche de nous. Nous ne la terrifions pas. Elle se vérifie même dans les silences que nous lui laissons. Pas besoin de nous expliquer pourquoi nous ne dirons jamais tout.

Nous avons autant de tendresse pour le feu que pour la neige. Les oiseaux nous font savoir où nous sommes et ce que nous n'y avons pas à faire. Nous avons le privilège de croire en l'amour parce qu'il nous a épargnés de ses traductions sanguinaires. Nous savons cette frontière. Sans elle nous ne serions pas.

Des fois nous parlons plus loin que nous mêmes mais nous ignorons ce qu'il y est entendu. Nous ne nous voulons pas des révolutionnaires ni des ermites. Nous sommes à pied et à main. Nous buvons la lumière qui nous fait passer et nous aimons voir qu'elle soit bue par le plus grand nombre.

Nous ne comprendrons jamais la douleur imposée aux humains par d'autres humains. Parce que nous ne comprenons pas l'univers. Nous ne sommes pas là pour comprendre ni pour être compris. Nous essayons malgré tout. Et nous trouvons malgré rien. Dans les larmes de l'arbre qui dégèle. Dans le sourire byzantin de la lune. Dans tout ce qui nous dépasse de présence et de beauté.

Là où finit la terre, nous sommes inachevés, parce qu'il n'y a pas de fin en soi. Là où finit la terre, il y a un matin dans le haut des arbres mais pas nécessairement un poème de matière pour dire la part du laid et celle du vrai. Il y a la force de se taire sans se faire mal et le filon de comprendre ceux qui n'ont pas le cœur aux mots et la clarté dans les doigts.

◆

La culture ? En vivre ou pas ?

Mais y a-t-il une culture vivante ? Il y a bien les industries culturelles et leurs industrieux culturistes. Mais la seule culture qui cultive encore quelques illusions en soi semble être la nature d'où peut surgir, à force de patience observatrice parce que désœuvrée, un certain art, un certain art de vivre. Mais cette nature semble avoir pour l'instant un seul défi : limiter les dégâts des cultures humaines. Mais la nature humaine, est-elle si naturelle ? Est-elle si naturellement culturelle ? Mais, en reste-t-il tant que ça des bons sauvages culturellement naturels ?

Mais il n'existe plus d'artistes ou de créateurs : que des recycleurs déprimés de ne plus pouvoir modeler que de la boue de béton ; que des écologues verbeux qui ne parlent que d'un seul lieu, le leur ; que des pauvres bandés ou mouillées devant leur richissime solitude d'incompris, résistant malgré tout à la dégueulasserie de cette planète humanifiée ; que des tristounets triturant des ritournelles de marins d'eau de larmes venant des cinq flaques de leurs amours disloquées et disloquantes ; que des portefaix bidon de souffrances exotico-conscientisantes ; que des jugulants jongleurs d'images mortes-nées ; que des bricoleurs de sous-seuls existentiels qui croient qu'une parole libérée de leur petit personnage est une parole vide de sens.

Mais il n'y a pas un sens mais tous les sens, incarnés par la lenteur désincarnante de chaque seconde, la lenteur de notre mort courante, main sur l'escalier mobile de notre squelette.

Mais il n'y a pas un temps mais tous les temps, gonflant et mouillant les espaces inqualifiables de l'inimaginaire.

Mais il y a des oiseaux. D'ailleurs, qui peut entendre, à travers le ricanement des ailes d'un pigeon quand il se pose ou s'envole, le rire que nous pourrions avoir quand nous naissons ou quittons cette terre ?

L'Orange vide, pelures d'un journal,
de José Acquelin (1956-),
est paru aux éditions Les Intouchables,
à Montréal, en 1998.
ISBN 2-921775-62-X

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-119-3

© José Acquelin et Vertiges éditeur 2020

– 1120 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org